

J. MENANT

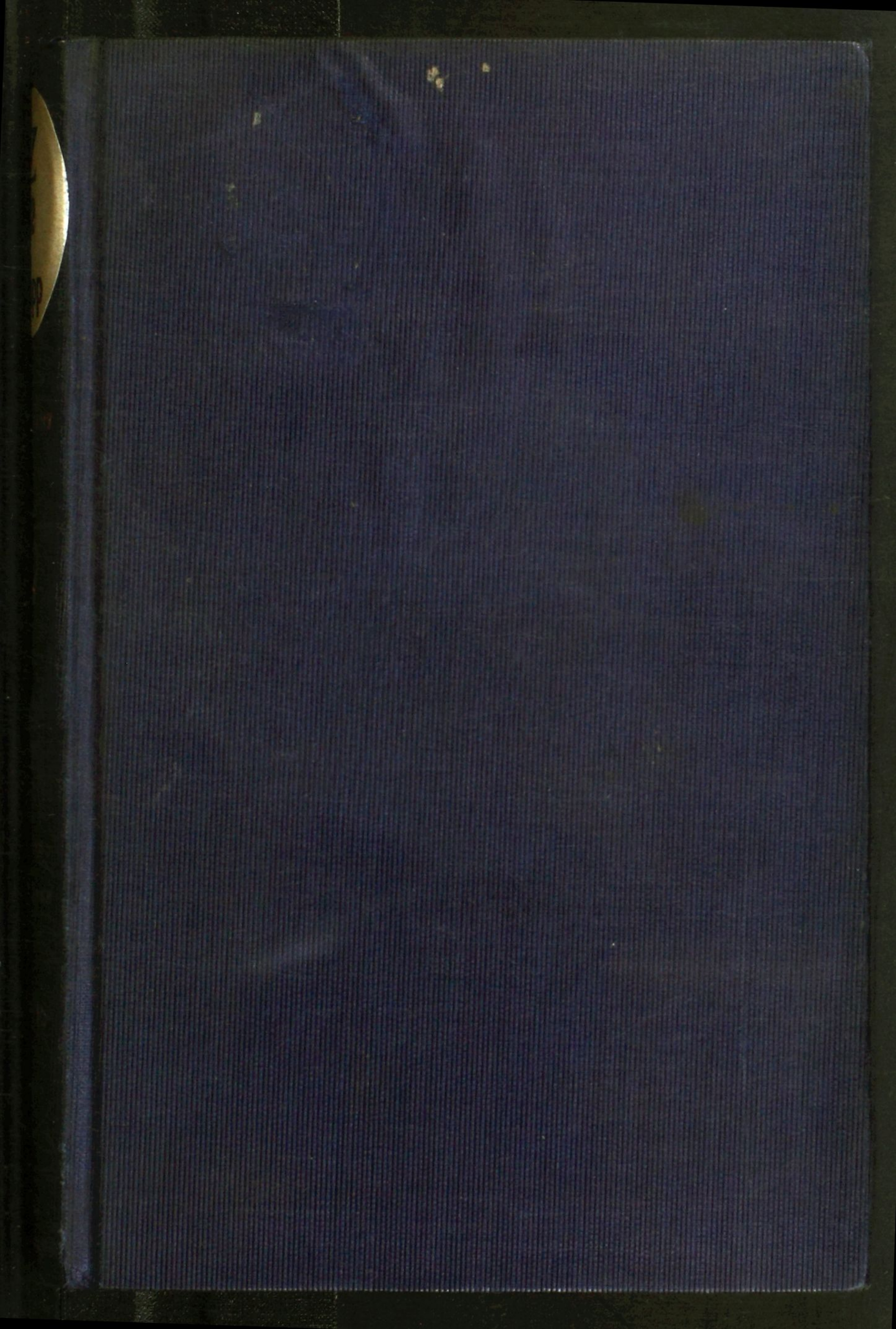
LES LANGUES PERDUES DE LA PERSE

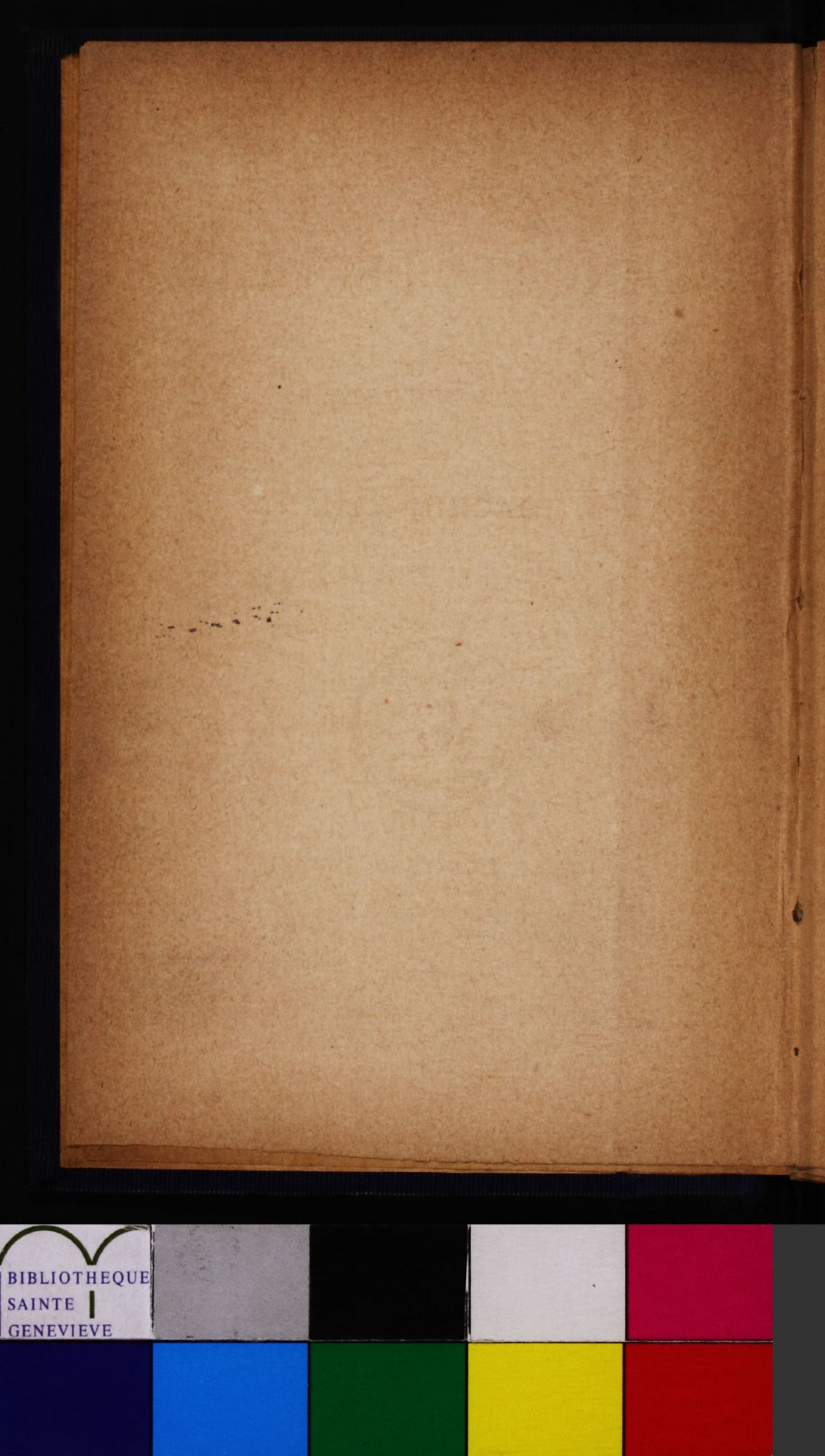
B. O. E.

41

HUBÉRA







LES

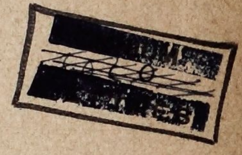
LANGUES PERDUES

de la

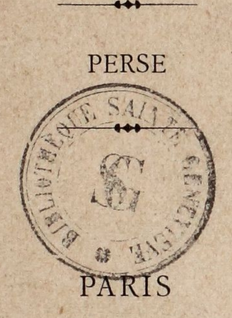
PERSE & DE L'ASSYRIE

PAR

M. JOACHIM MENANT



PERSE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1885



LES

LANGUES PERDUES

de la

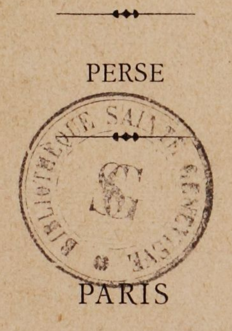
PERSE & DE L'ASSYRIE

PAR

M. JOACHIM MENANT



PERSE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1885



PRÉFACE

M. J. Menant avait fait paraître en 1864 la seconde édition d'un volume intitulé les Écritures cunéiformes [1]. *A cette époque, le but de l'auteur était de retracer impartialement les travaux qui avaient préparé la lecture et l'interprétation des langues de la Haute-Asie qui, nouvellement connues et mises en lumière, changeaient tout à coup les données de l'histoire. L'incrédulité et le doute avaient accueilli ces belles découvertes; il s'agissait de gagner la confiance par la bonne foi et la loyauté; d'une autre part, il n'était pas inutile de montrer par quelle longue série d'essais et de tentatives on était arrivé à ce résultat magni-*

1 Première édition, 1860.

fique qui d'emblée créait une science entière. Il fallait aussi faire comprendre comment, pas à pas, au prix de quels tâtonnements, de quelles hésitations, les chercheurs avaient réalisé cette œuvre et s'étaient transmis la somme de leurs efforts. L'exposé de M. Menant avait assurément sa raison d'être ; depuis longtemps les études assyriennes sont acceptées avec confiance, et toute hésitation a disparu ; mais il nous semble que cet exposé offrira aujourd'hui encore un très réel intérêt. Les travailleurs ne manquent pas, et il est même à souhaiter que leur nombre aille toujours croissant, de sorte que pour ceux qui seraient tentés de s'y joindre, ces pages ne seront pas absolument inutiles ; car au début d'une science nouvelle « on a à cœur, comme l'a dit si bien le « grand Burnouf, de réunir tous les secours que « peuvent fournir les devanciers. » Loin de décourager le chercheur, l'excitation semble plus

grande ; un désenchanté illustre, dont les labeurs ne furent pourtant pas vains, disait : « qu'en soi « il est fort indifférent que ce soit tel ou tel qui « ait fait telle ou telle découverte. Le public « aime à jouir, sans trop prendre garde à la « main qui l'enrichit[1]. » Au point de vue absolu, rien de plus vrai. Qu'importe le semeur, si le grain lève, croît et fructifie ? Pourtant un sentiment de justice et d'honneur scientifique défend d'oublier les travaux d'hommes qui ont loyalement cherché la bonne voie et y ont marqué leurs pas.

C'est précisément ce sentiment qui nous pousse à présenter de nouveau le livre de M. Menant, avec les modifications que l'état présent de la science comporte, insistant sur certains points qui avaient été négligés au début comme indifférents, passant légèrement sur tels autres devenus trop

1 Anquetil Duperron, *Discours préliminaire*, p. ccccLXXXVIIJ.

connus pour qu'il soit nécessaire de s'y appesantir. — Nous séparerons les travaux qui ont été entrepris sur les écritures de la Perse de ceux qui ont été faits sur les écritures assyro-babyloniennes. Nous commencerons par le Perse *qui est le premier en date dans le développement logique des découvertes. Ce fut d'ailleurs en Perse que les voyageurs remarquèrent sur les ruines ces caractères étranges, traits en forme de pointe, de pyramide, de flèche ou de coin qui se combinaient de différentes manières et ne laissaient saisir aucun rapport avec les écritures connues. A cause de cet élément radical, de cette forme de clou, de coin ou de flèche qui paraissait servir de base aux caractères, on leur donna le nom de* keilschrift, *d'*arrow-headed, *de* cludiformes *et enfin de* cunéiformes; *ce dernier nom, quelque impropre qu'il soit, a prévalu, a été consacré par l'usage et demeure acquis à cette écriture.*

Sans entrer dans des détails qui se trouveront dans le cours de l'histoire du déchiffrement, notons, dès ici, la différence radicale de l'écriture employée en Perse de celle qui fut usitée en Assyrie et en Chaldée. Les inscriptions relevées sur les ruines de la Perse se présentent par groupes qui comprennent trois langues et deux systèmes pour les traduire. L'un d'eux fournit à l'aide des signes les éléments d'un alphabet, c'est le système arien; les inscriptions de cette nature occupent la première place dans les inscriptions trilingues, c'est l'Iranien pur, le Perse, *en un mot, une langue qui peut être considérée comme la mère ou la sœur aînée du Persan moderne.*

L'autre système nous offre le clou primitif formant des caractères qui ne répondent plus à de simples lettres, mais qui expriment des syllabes, et quelquefois des mots ; il procède donc d'un principe complètement différent du premier ;

*aussi pour le distinguer, quelles que soient les langues qu'il pourrait traduire, on lui a donné le nom d'*écriture anarienne.

Telle est la division que nous avons adoptée et que nous suivrons dans ces pages.

Nous espérons que l'aridité de cet exposé ne découragera point le lecteur ; nous aurions à cœur, plus que tout autre, de gagner à ces études des adhérents sincères. Le champ de l'érudition moderne est beau et tentant ; l'archéologie, l'histoire et la philologie s'y rencontrent journellement ; aussi les esprits jeunes et audacieux verront s'ouvrir devant eux une longue carrière ; si beaucoup a été fait, beaucoup reste encore à faire. Les travaux d'analyse, si consciencieusement menés, permettront un jour d'aborder d'heureuses synthèses ; mais, pour l'instant, la science a besoin avant tout de nouveaux documents

et elle souhaite que de hardis explorateurs comblent les lacunes de l'histoire et fassent parler plus clairement encore les peuples oubliés !

L'ÉDITEUR.

Paris, janvier 1885.





I

LE ZEND

Les inscriptions dont nous allons nous occuper appartiennent à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'antique Iran; leur lecture a modifié totalement les idées que nous nous étions faites sur la civilisation de la Haute-Asie; elles ont apporté le contrôle le plus sérieux qu'il est possible de désirer aux traditions qui nous sont parvenues par les historiens orientaux et les auteurs grecs. Leur déchiffrement est une des gloires de notre siècle.

La religion mazdéenne, aussi peu connue que les annales de la Perse, excita d'abord la curiosité intelligente des savants; les textes grecs dévoilaient une partie de ses mystérieux dogmes sans arriver à satisfaire; éloignée du Polythéisme, ou tout au moins nous apparaissant sous une forme plus épurée, elle appelait l'examen, méritait la discussion; en

un mot, il y avait en elle un attrait irrésistible qui explique l'énorme quantité de travaux entrepris sur une base aussi fragile que des ouvrages de seconde main, lesquels, bien que déjà anciens, n'avaient naturellement qu'une valeur relative. Qui donc, avant notre siècle, se serait avisé de comprendre l'importance d'un *document authentique* apporté comme contrôle à l'hypothèse du chercheur? C'est cette vérité qu'allait deviner d'emblée un jeune homme, Anquetil Duperron, et Dieu sait au prix de quels travaux et de quels dangers il devait préparer la voie aux érudits modernes!

Nous esquisserons d'abord l'ensemble des travaux dont les *Livres sacrés* de la Perse ont été l'objet pour arriver ensuite à l'historique du déchiffrement des textes cunéiformes. Cet ordre nous semble tout rationnel, le déchiffrement ayant été en partie la conséquence du succès des traductions de l'*Avesta*; il y a un moment où nous verrons les deux études, après avoir marché parallèlement, se fondre dans l'esprit des mêmes savants. Peut-être trouvera-t-on que nous nous attardons, mais si nous le

faisons, c'est complètement de parti-pris. Les études iraniennes ont acquis une passionnante notoriété en France. Les grands noms d'Anquetil et de Burnouf permettent de les réclamer pour nôtres ; aussi éprouverons-nous un vif sentiment de satisfaction à saluer en passant nos maîtres illustres et à insister sur ces glorieuses origines.

On est trop fier de nos jours, ce semble ; on a une foi tellement robuste, une confiance si solidement établie en nos forces intellectuelles, qu'il est bon parfois de jeter un regard en arrière et de connaître le point de départ d'une assurance semblable. En effet, si l'esprit moderne, discipliné et assoupli, a su docilement s'astreindre aux rigueurs des discussions de la philologie, se ployer sans murmures aux efforts consciencieux de l'archéologie ; par contre, à côté de timidités inconnues des anciens, poussé par sa propre logique, il se montre intolérant sans mesure ni pitié pour le chercheur dérouté en présence du triomphe du *document original*, qui vient clore toute enquête, devant lequel tombent tous les

arguments ; si bien qu'on se demande d'où naît tant de confiance, comment et à quel prix elle a été acquise ? Cette confiance, nous sommes en droit de l'avoir, mais nous devrions nous souvenir qu'elle ne vient pas de nos propres efforts, qu'elle nous a été léguée. Nos devanciers ont franchi un abîme pour arriver à cet état de science, sinon complète, du moins consciente à la fois de ses conquêtes et de ses défaillances ; sachons leur rendre hommage.

Au dernier siècle, de même que son histoire, la religion des Perses n'était connue que par les Grecs [1]. Si on consultait Diderot, par exemple, la religion de Zoroastre était considérée comme une simple secte, et ses livres comme une lourde élucubration faite au temps d'Eusèbe.

1 Sur la religion des Perses, voy. HÉRODOTE, liv. 1er, ch. CXXXI — CXXXII — CXXXVIII — III. 16. — CTÉSIAS. — DEINON. — THÉOPOMPE de Chio. — HERMIPPE de Smyrne. — Les fragments conservés par PLUTARQUE. — DIOGÈNE LAERCE. — PLINE. — STRABON. — PAUSANIAS. — DION CHRYSOSTÔME. — AGATHIAS. — Sous les Sassanides : DAMASCIUS. — THÉODORE de Mopsueste.

Voici l'opinion de Bayle dans le *Dictionnaire historique et critique* : « Nous ne saurions « voir goutte dans ce chaos de pensées, « nous autres Occidentaux ; il n'y a que des « Levantins accoutumés à un langage mystique « et contradictoire, qui puissent souffrir sans « dégoût et sans horreur un si énorme galima- « tias ». Cette critique visait le travail d'un savant Anglais, Thomas Hyde, qui, en 1700, avait fait paraître une *Histoire de la Religion des Perses*.

Ce « chaos », ainsi qu'il plaisait à Bayle de le nommer, avait intéressé, bien avant Hyde, un érudit fort peu connu, mais d'un tour d'esprit non méprisable ; sa carrière orageuse, sa fin tragique absorbèrent l'intérêt qui sans cela se serait attaché au savant ; nous voulons parler de Barnabé Brisson, le fameux Premier Président de la Ligue [1]. Son travail sur la

1 Barnabé Brisson, Poitevin, fils du Lieutenant de Fontenay le Comte, mort le 15 novembre 1591. « Le vendredi 15e de « novembre 1591, le Président Brisson, Larcher, Conseiller en « la Grand'Chambre et Tardif, Conseiller en Chastelet, furent « constitués prisonniers, le matin, et tous trois pendus e « étranglés, le matin mesme avant midi dans la prison. Le

religion des Perses [1] est assez curieux en ce sens qu'il montre les ressources énormes d'érudition qu'il possédait; toute sa science est tirée des anciens. De son temps on le citait comme ayant rédigé « plusieurs doctes escrits « qui le rendront tousjours trés recommanda- « ble à la postérité [2] ». Peu à peu ces « doctes escrits » tombèrent néanmoins dans l'oubli; les étrangers ne les citent jamais, et Haug affirme que ce fut Thomas Hyde qui entreprit le *premier* travail sur la religion des Mages [3].

Thomas Hyde, Professeur de langues à

« premier exécuté fut le Président Brisson qui parla longtemps « et les harangua, cuidant sauvez sa vie, pour laquelle il « priait qu'on le confinast au pain et à l'eau, quelque part, « entre quatre murailles, jusques à ce qu'il eust achevé le « livre qu'il avait commencé pour l'instruction de la jeunesse, « comme grandement nécessaire et utile au publiq. » — Voy. L'Estoile, *Journal*, vol. V, p. 124. Ed. des Bibliophiles.

1 *De regio Persarum principatu libri tres*. Paris, 1590. Id. *Cum notis silburgii et tripl. indici ap Commelin*. 1595. — Dans les *Œuvres complètes*. Paris, 1606, in-4°. — Une quatrième édition in-8°, publiée par J.-H. Lederlin, parut à Strasbourg en 1710.

2 *Briefs éloges des hommes illustres desquels les pourtraicts sont ici représentés*. Par Gabriel-Michel Angevin, avocat en Parlement. Voy. L'Estoile, vol. IV, p. 372. Ed. des Bibliophiles.

3 Haug. *Essays*, p. 16.

Oxford, eut, en effet, l'honneur de résumer dans son œuvre capitale la somme des connaissances acquises au XVIII[e] siècle sur la religion des Perses [1]; s'aidant de toutes les lumières qu'il put recueillir, il dressa, sans documents originaux, un tableau aussi complet que possible de la religion des Perses et des Mèdes, en essayant de mettre d'accord les données classiques et celles des historiens musulmans [2].

Son livre, en lui appliquant les exigences de la science moderne, n'est qu'une compilation dénuée de sens critique, mais qui annonce un remarquable savoir. Les textes sur lesquels il s'appuie ne sont pas de la première antiquité. Il cite particulièrement le *Farhang-Djehanguiri,* dictionnaire persan commencé dans le XVI[e] siècle, sous le règne de Schah-Akbar, terminé sous celui de Djehanguir, et

1 *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia.* — Oxford, 1700 etc. — 2 éd. 1760.

2 Ecrivains arméniens : Eznik, Elisée, V[e] siècle. — Ecrivains musulmans : Maçudi, X[e] siècle ; Zarastani, XII[e] siècle ; Dimishgi, XIV[e] siècle.

qui ne peut donner aucun renseignement sérieux sur l'histoire de l'ancienne Perse. Hyde rapporte également plusieurs passages d'un livre intitulé le *Viraf Namah* et le *Sadder* qu'il cite d'après des traductions persanes sans autorité ; il possédait déjà dans ses manuscrits l'*Izeschné* et les *Néaeschs*, mais ne connaissant ni le Zend ni le Pehlvi, il n'en avait pas fait usage [1].

On s'est beaucoup occupé de Th. Hyde ; après sa mort [2], on s'est servi même de son nom et de sa science pour contrister et amoindrir une noble et grande intelligence. Sans diminuer la valeur du savant anglais, le point essentiel, et qui reste prouvé, c'est que Hyde avait des livres zends sous la main, et n'en connaissait pas la langue ; de plus, que l'*Avesta* complet n'ayant pas encore paru en Europe, on ne saurait lui reprocher cette lacune ; on ne peut que déplorer l'égarement de ses partisans qui voulurent quand même le faire plus savant qu'il ne l'aurait avoué lui-même [3].

1 Anquetil Duperron, *Dis. prél.*, p. iv.

2 Hyde mourut le 18 fév. 1702.

3 Anquetil rend hommage au Dr Hyde, et se refuse de relever les

Les premières pages de l'*Avesta,* apportées en Europe, le furent par un Anglais, George Bourchier [1], qui les avait reçues en 1718 des mains des Parses établis à Surate. C'était un exemplaire du *Vendidad Sadé*, dont il fit cadeau à la bibliothèque Bodléïenne d'Oxford où il fut fixé au mur à l'aide d'une chaîne, comme un objet rare et précieux entre tous. Or, c'était un missionnaire français Gabriel de Chinon [2] qui avait signalé l'existence de ces livres ; Bourchier les avait rapportés en partie, mais ces manuscrits restaient lettre close. L'ignorance extrême dans laquelle on se trouvait sur la religion des Perses et de son grand prophète Zoroastre était donc toute naturelle. La Perse avait changé maintes fois de maîtres, de sorte que la conservation de ces livres antiques et leur présence dans l'Inde [3] étaient un fait aussi

erreurs qu'il a remarquées dans l'*Histoire de la Religion des Perses* disant judicieusement qu'il n'y a pas d'ouvrage qui n'en ait, « surtout quand il est question de défricher une terre, de frayer « une route nouvelle.» Voy. ANQUETIL. *Dis. prél.*, p. CCCCLXXXVIII.

1 Le Vendidad, le Yaçna et le Vispered, 1723.

2 *Relations nouvelles du Levant.* Lyon 1695.

3 ANQUETIL DUPERRON, *Dis. prél.*, p. CCCXVIII. — DHOSABOY.

difficile à comprendre et à expliquer que leur céleste origine !

La conquête macédonienne avait cruellement traité l'antique Iran ; Alexandre avait fait brûler sept des livres sacrés de Zoroastre et envoyé les quatorze autres en Macédoine ; il les avait fait traduire en Grec, parce qu'ils traitaient de la médecine et de l'explication des songes.

A l'avènement de la Dynastie sassanide, les Perses cherchèrent malgré cela à reconstituer leur liturgie ; mais il est assez difficile d'apprécier le résultat de leurs efforts ; les renseignements manquent sur ce point. Au VII[e] siècle, les Arabes mirent fin à l'empire Perse, qui s'effondra dans la grande bataille de Néhavend, à 50 milles environ de l'antique Ecbatane. Jesdedjerd, le dernier des rois sassanides, fut contraint d'abandonner son royaume ; il parvint

FRAMJEE. *The Parsees, their history, manners, customs and religion*. London 1858. — On peut aussi consulter avec intérêt une relation indigène de l'Exode des Parses traduite en Anglais par E.-B. EASTWICK : *Translation from the Persian of the Kissah-i-Sanjan, or history of the arrival aud settlement of the Parsees in India.*

à se cacher quelque temps, mais périt victime d'une trahison qui livra aux Musulmans le secret de sa retraite. Après la mort de Jesded-jerd, les Perses qui étaient restés fidèles au culte antique, se retirèrent dans le *Kohestan* où ils vécurent environ cent ans ; ils descendirent ensuite à Ormus, sur le Golfe Persique et de là firent voile pour l'Inde où ils prirent terre à Diù. Au bout de dix-neuf ans, guidés par les lois de leur religion, ils se rembarquèrent et abordèrent sur la côte du Guzarate, non loin de Bacin, et allèrent saluer le prince régnant.

Après avoir été entendus par le Rajah et lui avoir promis obéissance, il leur fut accordé la faculté d'exercer leur religion et on leur permit de fonder un établissement qu'ils appelèrent Sanjan ; plus tard même ils bâtirent un temple *au feu Behram*. Au bout de trois cents ans, les Parses commencèrent à se disperser; les uns allèrent à Bankanir, d'autres à Barotch, à Ankleiser, à Cambaye, à Bario, faubourg de Surate, enfin à Nauçari. Sandjan se dépeupla

peu à peu [1] ; les Destours disparurent. Au XIIe siècle les Musulmans se montrèrent à Tchapanir, sur la route d'Ahmadabad; le Rajah de Sanjan, effrayé, rappela aux Parses les services et les bienfaits de ses ancêtres, et 1400 d'entre les plus braves répondirent à son appel. Le dévoûment d'Ardeschir est connu; ce chef valeureux ayant succombé ainsi que le Rajah, Sandjan, livré au pillage, passa sous la domination musulmane. Les Parses fuirent, emportant avec eux le feu sacré à Bansdah, et de là à Nauçari où leurs corréligionnaires étaient déjà devenus très riches et très influents; plus tard, ils le transportèrent à Odouari à 32 milles au sud de Surate, où il est encore de nos jours; c'est le plus ancien temple des Zoroastriens dans l'Inde. Nous n'entreprendrons pas de continuer le récit des vicissitudes des Parses ni celui de leur établissement à Surate et à Bombay; leur situation actuelle est des plus florissantes [2].

1 Pas un Parse à Sanjan maintenant; il ne reste qu'une tour du Silence.

2 Dhosaboy Framjee. *The Parsees, their history, manners,*

Le sort des Parses qui n'avaient point abandonné leur patrie et qui restèrent attachés à la religion de leurs ancêtres, fut des plus misérables. Relégués dans le Kirman, ils pratiquèrent néanmoins les cérémonies de leur culte assez ostensiblement, comme on peut en juger d'après les ruines nombreuses des temples du Feu. Des relations s'établirent entre l'Inde et le Kirman, relations rares et pénibles, le plus souvent envenimées par des querelles religieuses. Les voyageurs [1] avaient renseigné l'Europe sur le sort de ces quelques milliers d'individus et on savait que c'était dans l'Inde, d'une part, et dans le Kirman, de l'autre, que se trouvaient concentrés les renseignements authentiques qui auraient éclairé les discussions savantes des érudits ; le XVIIIe siècle n'en jugeait pas ainsi.

customs and religion. London, 1858. Les Parses sont favorisés par le gouvernement anglais auquel ils sont très solidement attachés ; ils sont pour la plupart adonnés au commerce et sont connus dans tout l'Orient pour leur extrême honnêteté et la parfaite loyauté de leurs transactions.

1 Voy. sur les Parses ou Guèbres : PIETRO DELLA VALLE. Trad. franç. Paris, 1661. — FIGUEROA. Trad. Wicqfort. 1667. — CHARDIN. *Voyage en Perse*. Ed. 1711. — KER-PORTER. *Travels in Georgia, Persia*. Londres, 1821-1822.

— Dans le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, on constatait la présence de ces *Guèbres* ou Parses, descendants des anciens Perses, mais on les signalait comme trop ignorants pour donner des renseignements profitables. La science du Dr Hyde valait mieux !

Pourtant chez ceux qui avaient à cœur de résoudre ces questions, la nécessité de posséder les originaux se faisait sentir. Le manuscrit enchaîné à la Bodléïenne, faute d'être déchiffré, restait inutile. L'Ecossais Fraser, Conseiller à la cour de Bombay, se rendit chez les Parses de Surate pour se procurer leurs manuscrits et les étudier; il en obtint quelques-uns, mais personne ne voulut lui enseigner la langue dans laquelle ils étaient écrits; l'Angleterre promit en vain des sommes considérables à cet effet. La science n'avançait pas néanmoins, et on discutait toujours sur la religion de Zoroastre sans tenir compte des livres qui renfermaient ces mystères. Si en Angleterre la compilation du Dr Hyde faisait tous les frais, en France, l'abbé Foucher, aidé d'une érudi-

tion merveilleuse, essayait de retracer l'histoire de la religion des Perses et remplissait les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* de longues dissertations [1]. — Il faut lui rendre justice ; nous les avons relues dernièrement et nous avons été étonné d'y trouver une foule de choses d'un tour fort ingénieux et qui ne sont pas dépourvues d'un certain sens critique ; la tâche est assez ingrate, et peu de gens suivront notre exemple.

Le moment était venu enfin où les livres de Zoroastre allaient pouvoir être consultés avec fruit et apporter les lumières désirées. Un Français d'une vigueur et d'un courage exceptionnels, Hyacinthe-Anquetil Duperron, conçut le projet d'aller conquérir ces livres ainsi que la langue dans laquelle ils étaient écrits ; il lui semblait illogique et étrange qu'on s'épuisât à discuter sur une question

1 L'abbé Foucher, *Traité historique de la religion des Perses. Mém. de l'Acad.*, t. xxv, p. 99, 106, 127 ; t. xxvii, p. 253, 298, 337 ; t. xxix, p. 87, 142, 167, 202 ; t. xxxi, p. 443, 480 ; t. xxxix, p. 689.

sans posséder d'autres documents que les élucubrations et les hypothèses des savants. Cette grande idée lui vint à l'âge de vingt ans, et c'est chose assurément remarquable qu'un si noble dessein soit entré dans une tête d'adolescent, qui déploya dans ces circonstances toutes les qualités de l'âge mûr, unies à l'énergie, au courage et à l'enthousiasme de la jeunesse. — En 1754, il avait eu occasion de voir à Paris quatre feuillets calqués sur le *Vendidad Sadé* qui était à Oxford; il résolut d'enrichir sa patrie de ce singulier ouvrage et d'en entreprendre la traduction. Il se rendit compte de l'état déplorable où se trouvaient ces questions et fut frappé de l'apathie des savants. « Cet « assoupissement général sur un objet aussi « intéressant m'étonna, dit-il; je conçus dès « lors l'idée du voyage que j'ai fait dans « l'Inde. » C'était, en effet, la solution la plus simple, la voie la plus sûre pour être renseigné; il ne s'agissait que de consulter les Parses sur leur propre religion [1].

1 Anquetil est véritablement un savant moderne ; il comprit dès lors cette vérité acceptée de nos jours sans conteste, c'est

Il communiqua son projet [1] à M. l'abbé Barthélemy, à M. le comte de Caylus, à MM. Falconnet, de Bougainville et de Guignes qui l'approuvèrent et lui montrèrent de loin l'Académie des Inscriptions comme récompense [2]; ils promirent de parler au ministre en sa faveur et d'engager la Compagnie des Indes à seconder ses vues. Les lenteurs qui suivirent ces premières tentatives causèrent une si grande impatience au jeune homme, qu'il résolut de partir seul, à ses risques et périls, et pour lors il n'hésita pas de s'en-

que les questions les plus ardues trouvent une solution toute naturelle dans les résultats des fouilles et dans le déchiffrement des originaux, textes ou manuscrits. On a grandement méconnu cet homme extraordinaire. La société légère et frivole du siècle dernier lui accorda quelques heures d'admiration fugitive, et le savant voyageur fut oublié! — Michelet, sans autorité scientifique, à coup sûr, mais hardi propagateur des grandes idées, peintre sans pareil des personnalités puissantes et robustes, n'a pas un mot pour Anquetil; — quand il veut définir le commencement des relations de l'Orient et de l'Occident, il cite Chardin, Tavernier et le Dr Hyde! Quinet le traita plus généreusement et comprit la tâche immense d'Anquetil. *Le Génie des religions*, p. 52.

1 Anquetil Duperron. *Dis. prél.*, p. VI.

2 Maury. *Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 269.

rôler dans les recrues que la Compagnie envoyait aux Indes [1]. Malgré l'horreur de cette position, malgré les remontrances amicales des siens, il quitta Paris le 7 novembre 1754, ainsi que le dit la phrase devenue légendaire de son *Discours préliminaire*, « au son lugubre « d'un tambour mal monté. » Parti sous ces tristes auspices, il ne devait revoir la capitale que huit ans plus tard pour déposer ses précieux manuscrits à la Bibliothèque du roi.

La relation de son voyage est des plus intéressantes. Comme M. Darmesteter, je ne saurais admettre qu'un érudit moderne n'eut pas le courage de lire le *Discours préliminaire* ; c'est plus que le « savant », c'est l'homme même qu'on admire. On y respire une honnêteté parfaite ; c'est, en un mot, « un livre de bonne foi », comme aurait dit Montaigne, celui-là même dont les écrits furent la consolation d'Anquetil dans ses longues heures d'isolement et de découragement !

La première partie est le Journal de son

1 Voyez Anquetil Duperron sur la situation des recrues aux Indes. *Dis. prél.*, p. VIII.

voyage dans lequel il se montre grand observateur, l'esprit très éveillé et très compréhensif. Le récit enregistré jour par jour des dangers qu'il rencontra pendant ses longues courses de Pondichéry à Chandernagor, son retour dans notre colonie, à la veille d'être perdue pour la France, dévoilent son caractère. Le moindre incident le dépeint hardi, sûr de lui : ainsi, sur le territoire de Balassor, il rencontre un tigre, grand comme un âne, dit-il; se défiant de sa chétive monture, il met pied à terre, saisit sa rondache et son pistolet d'arçon, et, ajoute-t-il, « l'animal passa fièrement « devant moi sans se retourner, malgré les « cris des paysans éperdus [1]. »

Qu'il s'attarde chez les peuplades de la côte Malabare, qu'il étudie les monuments de Keneri, de Salcette [2], il y apporte le même esprit d'observation, de précision et de sang-froid; et pardessus tout il ne perd jamais

1 Anquetil Duperron, *Dis. prél.*, p. lxx.

2 Haug. *Essays*, p. 25. Sa description des grottes de Salcette peut être encore lue sur l'endroit même, un siècle après sa visite comme le seul récit véridique qui en a jamais été publié.

l'espoir du succès, la foi dans son œuvre.

Arrivé enfin à Surate [1] le 1er mai 1758, c'est là que commence la période intéressante pour le philologue ; on l'y verra pendant trois ans lutter afin d'obtenir la possession des Livres religieux et la clef de l'Alphabet zend ; la maladie, les embarras diplomatiques et commerciaux n'étaient rien en comparaison des résistances qu'il avait à vaincre de la part des Parses [2]. Peut-on leur faire un crime de cette défiance, peut-on leur reprocher ces scrupules ? Proscrits, victimes du fanatisme des Musulmans, ils avaient eu de trop sérieuses raisons de craindre pour ces Livres qui renfermaient le symbole de leur croyance, et pour lesquels ils avaient souffert et combattu ! Fraser avait rencontré ces mêmes défiances et n'avait pu les surmonter; Anquetil, plus heureux, allait en triompher et profiter des divisions qui régnaient parmi les Parses. Ils s'étaient partagés

1 Anquetil Duperron. *Dis. prél.*, p. CCLXII.

2 Chinon.— « Jamais la Caballe des Juifs n'a été si réservée à découvrir ses secrets, ni si jalouse de livrer les mystères de sa science voilée. »

à Surate en deux sectes à propos d'une question astronomique soulevée par un Destour du Kirman [1]; il en résulta des complications étranges qu'il n'est pas utile de relater ici, mais qui eurent une influence réelle sur le succès de l'entreprise d'Anquetil.

Deux d'entre les Destours les plus éclairés, Darab et Manscherdji se trouvaient à la tête des deux camps; le Destour Darab avait consenti à donner d'abord quelques leçons à Anquetil, tout en opposant parfois à l'ardeur du Français des lenteurs, des résistances qui l'obligèrent bientôt à user de subterfuges et à s'adjoindre l'aide du Destour Manscherdji; c'est ainsi qu'il parvint à se procurer tous les livres de Zoroastre et à s'initier aux mystères de l'alphabet zend.

Les Parses eux-mêmes étaient peu à même de le renseigner; ils savaient encore lire leurs textes, mais n'en comprenaient plus la langue. Ils avouaient sincèrement leur ignorance et s'en excusaient en entourant leurs textes de la plus grande vénération.

1 Anquetil Duperron, *Dis. prél.*, p. cccxxvj.

« Il suffit, disaient-ils, que les paroles que « nous adressons à Dieu dans nos prières « soient entendues de lui seul. »

Le culte de Zoroastre en était donc réduit aux formules des religions mortes et consistait à réciter des prières qu'on ne comprend plus et dont on ignore le sens.

La possession de l'Alphabet zend délivra Anquetil de sa dépendance vis à vis des Destours et lui permit de contrôler les livres qu'on lui apportait; aussi dès qu'il pût commencer la lecture du *Vendidad* à l'aide du vocabulaire pehlvi et persan, il se sentit renaître. Ce travail, le premier qu'un Européen eut jamais fait en ce genre, lui parut un évènement dans la littérature, et il en marqua l'époque; — 24 mars 1759 de J.-C. Il avait raison; cette date devait être relevée comme le précieux point de départ des études iraniennes [1].

Dès lors, il était maître du terrain; malade, il continuait ses études, usant de stratagèmes, de diplomatie, toujours en garde contre les

1 Anquetil Duperron. *Dis. prél.*, p. CCCXXX.

Destours qui cherchaient à le tromper et qui en arrivaient aux menaces pour reprendre les livres qu'ils se repentaient de lui avoir vendus ou communiqués. Sans se décourager, la situation devenant difficile, il se contentait d'assurer sa sécurité. « La seule précaution « que je pris, dit-il, fut d'avoir sur ma table « deux pistolets chargés. »

Son séjour à Surate fut amplement rempli ; il gratifiait son ardente curiosité des choses de l'Inde, mais dans ces incursions hardies il avait parfois besoin, pour se rassurer, de porter la main à ses pistolets ; et c'est ainsi qu'Anquetil acquérait peu à peu des connaissances très approfondies sur les coutumes et les cérémonies de la religion mazdéenne, tout en se garantissant de son mieux contre les empiètements des Parses [1].

Il songea enfin au départ. La guerre avait éclaté ; c'était l'heure fatale à la France en Europe et jusque dans l'Inde, où la ruine de notre situation politique et commerciale se

1 Haug. *Essays*, p. 25. — Anquetil est encore aujourd'hui une autorité chez les Parses.

consommait jour par jour [1]. Sa qualité de Français devenait un péril; or le péril ne l'effrayait pas personnellement, mais il songeait avant tout à ses chers manuscrits qu'il fallait mettre en sûreté à n'importe quel prix. Après avoir demandé inutilement son passage aux Suédois, aux Hollandais, aux Portugais, il fut réduit à s'adresser à nos ennemis. L'Angleterre lui accorda cette faveur, et, le 28 avril 1761, il quittait Bombay sur un navire anglais, emportant 180 manuscrits parmi lesquels se trouvaient deux exemplaires des livres zends de Zoroastre et une partie des livres en pehlvi.

On mouilla dans le port de Portsmouth le 17 novembre 1761. Sa situation était assez étrange; il se trouvait prisonnier de guerre par cela même qu'il était Français; de plus, il n'avait pas sur lui une obole ! mais ces difficultés n'étaient qu'un jeu pour un homme comme Anquetil : il manœuvra même si bien

1 Anquetil relève avec minutie toutes les causes de la chûte de la prépondérance des Français dans l'Inde.

qu'il put aller à Oxford collationner ses textes à la Bibliothèque Bodléïenne.

De Londres, il gagna Douvres, puis Calais ; l'incommodité des moyens de transport excitait ses plus vives inquiétudes pour la sûreté de ses manuscrits. Les voies de communication n'étant pas sûres, il en éprouvait un effroi presque risible. Les voitures publiques ou particulières peu solides et mal dirigées lui inspiraient également une crainte assez fondée sur le sort de ses précieuses trouvailles.

Néanmoins il approchait; aux portes de Paris même, il fut encore exposé à égarer le coffre qui les renfermait : il entra enfin dans la capitale sain et sauf, sans perte d'aucune sorte ; arrivé le 14 mars 1762, à six heures du soir, dès le lendemain 15, il déposait les manuscrits à la Bibliothèque du Roi [1].

Il termine ainsi son journal : « J'avais passé « près de huit ans hors de ma patrie, dit-il, « et près de six ans dans l'Inde. Je re-

1 Anquetil Duperron, *Dis. prél.*, p. ccccLxxvijj.

« venais en 1762, plus pauvre que lorsque
« je partis de Paris en 1754, ma légitime
« ayant suppléé dans mes voyages à la modi-
« cité de mes appointements. Mais j'étais
« riche en monuments rares et anciens, en
« connaissances que ma jeunesse (j'avais à
« peine trente ans) me donnait le temps de
« rédiger à loisir; et c'était toute la fortune
« que j'avais été chercher aux Indes. »

Sa tâche était accomplie; il trouva sa récompense dans la place d'académicien qu'on lui avait fait entrevoir au départ, et travailla dès lors à mettre en ordre ses notes et ses traductions pour faire paraître, en 1771, sa traduction de l'*Avesta* [1]. C'était l'œuvre capitale du siècle

1 ZEND-AVESTA, *ouvrage de Zoroastre contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce Législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi et plusieurs traits importants relatifs à l'ancienne Histoire des Perses.* — Traduit en français sur l'original zend, avec des remarques; et accompagné de plusieurs traités propres à éclaircir les matières qui en font l'objet, par M. Anquetil Duperron. Paris 1771. « Anquetil Duperron, dont la loyauté égalait le courage, offrit à qui voudrait corriger ses fautes le texte original, et, comme le Spartiate qui se félicitait que le peuple eut trouvé un meilleur citoyen que lui,

qui allait avoir un retentissement immense et soulever des passions furieuses dans le monde savant. Il nous est impossible d'entrer dans tous les détails de la lutte qu'Anquetil eut à soutenir; cela ne rentre pas dans notre étude présente. La principale attaque fut dirigée par un jeune étudiant d'Oxford, William Jones, qui s'acharna positivement contre l'homme et le livre. Dans une lettre écrite en français, il déclarait que « Zoroastre ne pouvait avoir écrit « de pareilles sottises »; on connaît le fameux passage « tout le Collége des Guèbres, etc.... » dans lequel il s'épuise en invectives [1]. Anquetil ne répondit pas, et pendant plus de soixante ans l'Angleterre tint pour article de foi la parole de William Jones. Richardson renchérit sur ce dernier et nia énergiquement l'authenticité des livres de Zoroastre en affirmant « the uncommon stupidity of the work

il souhaitait que la vérité trouvât un interprète plus habile. Elle attendit soixante ans. » NAUDET, *Éloge de Burnouf.*

1 *Lettre à M. A.... du P..., dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des Livres attribués à Zoroastre par* William Jones, 1771.

« itself » ; d'un autre côté, en Allemagne, Kleuker[1], admirateur d'Anquetil, publiait en 1777 une traduction de son ouvrage. Meiners avait pourtant relevé un étrange grief contre le savant français; c'est qu'il *parlait de choses dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là !*

Les études zendes étaient créées.—Il nous est impossible d'entrer dans les détails des travaux qui vont suivre[2]. Relevons la vaste compilation de Rhode « *La sainte tradition du peuple zend* » (1820). C'était le tableau étudié et consciencieux de la religion des Perses d'après les travaux d'Anquetil. En Danemark, Rask s'ingéniait à retrouver la très proche affinité de la langue du Zend-Avesta avec le Sanscrit[3] (1826). L'écriture monumentale de la Perse le préoc-

1 *Zoroasters lebendiges Wort worin die Lehren und Meinungen von Gott, Welt, Natur und Menschen ingleichen die Ceremonien des heiligen Dienstes der Parsen u. d. f. aufbehalten sind. Nach dem Französischen des herrn Anquetil Duperron von* S. F. Kleuker, Riga, 1777.

2 Voy. Haug. *Essays.*, p. 20., pour ce qui a trait à l'historique des études zendes.

3 Rask. *Om Zendsprogets og Zendavestas ælde og ogthet.* Copenhague, 1826.

cupa également; en effet, au commencement du siècle, ainsi que nous le verrons (p. 101), un grand et sagace génie avait déjà trouvé la voie, mais s'était arrêté soudain. Rask reprenait ces mêmes travaux lents, pénibles, auxquels on s'épuisait sans obtenir de résultats sensibles, partant, études décourageantes pour la foule des travailleurs.

Passons donc rapidement sur cette série de recherches qui avaient eu leur point initial dans l'œuvre d'Anquetil pour arriver à Burnouf qui va s'attacher à cette même œuvre en y ajoutant ce que son génie eut le rare bonheur de deviner et d'appliquer. Burnouf allait se faire « l'interprète habile » qu'Anquetil lui-même eût souhaité; il marquera à la fois dans les études zendes, où il laissa un monument philologique d'une valeur unique, et dans les travaux sur la langue des inscriptions achéménides à l'heure décisive où des efforts simultanés et indépendants vont apporter le résultat désiré [1].

1 Dès 1833, une note, page 16, du Commentaire sur le Yaçna, prouve que Burnouf était déjà en possession des résultats du déchiffrement.

Burnouf fut amené à étudier le Zend comme langue de la Perse ancienne, et quand il voulut lire le texte et l'interpréter à l'aide de la traduction d'Anquetil, il s'aperçut avec surprise que cette traduction était d'un faible secours pour entrer dans l'intelligence des textes [1]. L'erreur d'Anquetil avait eu une double cause; deux choses lui avaient manqué: — d'une part, ses maîtres Parses eux-mêmes ne connaissaient plus le Zend et connaissaient mal le Pehlvi; — d'une autre, les études de grammaire comparée lui avaient fait défaut; il n'avait pas eu le temps d'apprendre le Sanscrit que personne ne savait en Europe [2]; aussi à l'heure où Anquetil Duperron écrivait et dans les conditions où la philologie se trouvait alors, il était difficile et même impossible de faire mieux que lui. « Il était emprisonné dans la traduction fautive de ses maîtres sans nulle issue pour en sortir [3]. » Il

1 Haug. *Essays*, p. 25. « He was a *trustworthy* man in every respect. »

2 Maury, *Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 273.

3 J. Darmesteter. — *Etudes orientales*, p. 17.

fallait du génie et du bon sens pour reconnaître le mal et trouver le remède.

Burnouf rejeta la tradition Parse et s'attaqua à une traduction sanscrite du Yaçna, faite il y a quatre siècles par les Parses Nériosengh Daval et Ormuzdiar, fils de Ramiar. Cet intermédiaire permit à Burnouf de remonter à la traduction du Moyen-Age, faite à une époque où la religion était encore florissante et la théologie en pleine vigueur [1]. Il est impossible de donner à qui n'a pas étudié ce livre une idée exacte de la nouveauté et de l'originalité toute puissante de la méthode inaugurée par Burnouf. M. James Darmesteter a résumé cette lutte du génie contre l'inconnu dans une page éloquente que nous rapportons ici :

« Il faut, dit-il, se remettre en face du chaos.
« même où il avait à jeter le *fiat lux;* en face de

1 *Commentaire sur le Yaçna, l'un des livres religieux des Parses, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois, les variantes des quatre mannscrits de la Bibliothèque royale et la version sanscrite inédite de Nériosengh.* Paris. Imprimerie royale, 1833.

« tous ces textes mal établis et incohérents avec
« leurs variantes discordantes à l'infini ; en
« face de tous ces mots inconnus et aux for-
« mes incertaines, de toutes ces traditions
« contradictoires avec leurs fausses clartés et
« leurs lueurs vagues, plus décevantes que la
« nuit pleine ; et quand l'on a abandonné la
« tâche de désespoir, suivre le maître dans sa
« marche à travers l'inconnu, réduisant les
« variantes en groupes, établissant le texte
« avant de le comprendre même, rangeant les
« termes de sa traduction sanscrite en face du
« texte inconnu, et déterminant par la com-
« paraison des passages analogues où le même
« mot Zend revient, le terme Sanscrit qui le
« traduit ; passant de l'explication du mot à
« celle de la forme, dégageant ainsi, pas à
« pas, la grammaire en même temps que le
« vocabulaire ; puis allant du sens et de la
« forme à l'étymologie du mot, retrouvait
« ses parents en Sanscrit ou dans les langues
« d'Europe : grec, latin, germanique, et sou-
« vent même par un de ces renversements
« de rôle qui sont la marque du triomphe et

« de l'affermissement définitif des sciences « nouvelles, expliquant par ce Zend qu'il « vient de retrouver, telle forme grecque ou « latine, et jetant la lumière sur les langues « classiques du fond des ténèbres de cet « inconnu d'hier.

« Cela fait, il ne lui suffit pas de retrouver « le sens vrai, il lui faut encore expliquer le « sens faux ; il lui faut rendre compte des « troubles qui se sont produits dans la tradi- « tion ; quand il y a désaccord entre la science « et l'interprétation des Parses, la science « n'aura démontré le bien fondé de sa doc- « trine que quand elle nous aura appris com- « ment s'est produite l'erreur de la tradition. « Alors seulement l'histoire est complète, « puisqu'on l'a suivie dans son développe- « ment et dans sa déformation ; l'histoire des « oublis et des erreurs fait partie intégrante de « l'histoire des idées [1]. »

Telle est la méthode, tel est l'enseignement que Burnouf pose au début de ses études et

1 Darmesteter. *Etudes Orientales*, p. 18.

qui a servi de base aux travaux qui ont fait la gloire de la science moderne.

A la mort de Burnouf, les études zendes prirent un double courant; les uns s'attachèrent à la tradition, les autres à l'étymologie; chose remarquable, les deux écoles ne s'accordent que sur un point, à se réclamer l'une et l'autre de Burnouf, et les seuls textes sur lesquels il n'y a pas de divergence sont en général ceux auxquels le maître a touché.

Abandonnons maintenant ces belles et grandes études de la langue zende, si attachante à la fois par les circonstances exceptionnelles qui nous l'ont révélée et aussi par la persistance merveilleuse de son emploi qui fait qu'elle se trouve considérée, d'une part, comme langue morte, donc pleine d'obscurités, d'inconnu, et, de l'autre, comme langue sacrée journellement usitée, renfermant en soi les espérances secrètes et les joies consolatrices d'un peuple faible et sans existence politique!

Les noms de Westergaard, de Spiegel, de

Justi, de Haug, d'Oppert, de Darmesteter, ne peuvent être oubliés ici; avec eux, la langue Zende a acquis et acquiert chaque jour son développement scientifique. Les Parses se sont mêlés à ce mouvement ; dès l'antiquité , le sort misérable qu'Alexandre avait fait subir à leurs précieux livres avait éveillé chez eux les désirs pieux de leurs prêtres et de leurs lettrés. Des copistes essayèrent de rassembler les fragments épars des livres sacrés. Dans l'Inde, aux jours attristés de la fuite et pendant les années incertaines qui suivirent, on les vit continuer ces soins, et, au xve siècle, on citera un lettré, Nériosengh Daval.

Les bibliothèques d'Europe et des Parses de l'Inde renferment des spécimens des travaux des copistes fameux [1]. Dans les temps modernes, le Destour Jamasp, venu du Kirman, communiqua aux Destours de Nauçari, de Surate, de Barotch, des lumières sur les coutumes et la science de leurs corréligionnaires de Perse.

1 Haug. *Essays*, p. 55.

Les Parses ne s'isolèrent pas des recherches européennes, et rendirent hommage à Anquetil et à Burnouf. Le plus fameux d'entre ceux qui commencèrent à accorder confiance à nos savants, fut le Destour Peshotanji Behramji Sanjânâ [1]. Un autre Destour, Hoshanji Jamaspji, collabora avec Haug. Beaucoup ont à cœur de poursuivre des études qui relèvent chaque jour leur religion, et c'est dans cette vue honorable qu'ils viennent vers nous. Descendants de ces fières races de l'Iran, pieux conservateurs de la foi de leurs ancêtres, ils attendent patiemment le triomphe final d'Ormuzd !

1 Haug. *Essays*, p. 58 et suiv.





II

LES RUINES

On avait donc acquis au prix de travaux immenses une connaissance assez large de la religion mazdéenne *d'après les documents originaux*. Quant à son histoire, la Perse n'en avait eu d'autre que celle que les Grecs lui avaient faite, car nous ne pouvons considérer comme une source sérieuse d'information, bonne à consulter et à laquelle on peut ajouter foi, le *Shah-Nameh*, cet admirable monument de littérature persane, chef-d'œuvre de patriotique enthousiasme, mais sans valeur historique.

C'était par les Grecs qu'on connaissait l'histoire des rois Achéménides ; on savait de plus que ces rois avaient l'habitude, pour perpétuer le souvenir de leurs exploits, d'en écrire le récit sur des stèles en plusieurs langues différentes. Hérodote nous dit, en effet, que Darius fit ériger, sur les bords du Bosphore, deux

stèles de pierre blanche, et qu'il fit graver sur l'une, en *caractères assyriens*, ἀσσύρια γράμματα, et sur l'autre, en *lettres grecques*, les noms de toutes les nations qu'il avait à sa suite [1]. Or, il menait à cette guerre tous les peuples qui lui étaient soumis.... Depuis l'expédition des Scythes, ajoute l'historien d'Halicarnasse, les Byzantins ont transporté ces deux stèles dans leur ville et les ont fait servir à l'autel d'Artémis Orthosia, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance, et qui est entièrement chargée de ces caractères.

Ce texte est d'autant plus précieux que c'est un des rares passages dans lesquels il est question de l'écriture employée par les Perses, et à laquelle Hérodote donne le nom d'*écriture assyrienne*. Thucydide [2] parle également d'une lettre d'Artaxerxès Ier aux Lacédémoniens, écrite en *caractères assyriens*. Cependant, d'après Strabon et Arrien [3], il y aurait une dif-

1 Hérodote, *Melpomène*, IV, lxxxxvi.
2 Thucydide. B. IV, c. 5, *ed.* Bipont, III, p. 75.
3 Strabon, XIV, v. 9, et XV, iii 7; — Arrien, *Anab.*, l. II, cap. v., et l. VI, cap. xxix.

férence entre l'écriture des Perses et celle des Assyriens; car ils distinguent ces deux écritures par la dénomination de γράμματα ἀσσύρια et γράμματα περσικά. Cette distinction peut être justifiée aujourd'hui, puisque nous savons maintenant que les monuments épigraphiques des Perses étaient écrits à l'aide de deux systèmes graphiques différents. Les renseignements antiques sur ces écritures nous font défaut ; les plus précieux peut-être ont péri avec le *Traité* de Démocrite d'Abdère sur l'écriture sacrée de Babylone, et nous en serions réduits aux plus vaines conjectures si les découvertes modernes n'étaient venues nous fournir les renseignements les plus précis sur un système graphique qui paraissait à jamais enseveli dans les ténèbres de l'oubli [1].

1 Cette écriture ne disparut pas de la scène du monde ni aussi rapidement ni aussi complètement qu'on pourrait le croire ; malgré la chûte de Babylone, elle fut d'un usage assez général pour qu'au Ier siècle de l'ère chrétienne on s'en servît dans la rédaction d'actes d'intérêt privé qui sont parvenus jusqu'à nous. Conf., Oppert et Menant, *Documents juridiques*. p. 340. — Au IVe siècle, on l'étudiait encore comme l'Egyptien, le Phénicien et les autres langues orientales. Synésius. *Des Songes*, p. 343. Trad. Druon.

On ne saurait douter maintenant que les deux stèles que Darius fit élever sur le Bosphore, ne fussent des monuments semblables à ceux que l'on a découverts sur différents points de la Perse, et que cette écriture que les Grecs appelaient γράμματα ἀσσύρια ou περσικά ne fût l'écriture que nous avons appelée *cunéiforme*. Si la stèle dont parle Hérodote nous fût parvenue, elle eût été d'un grand secours pour retrouver la langue des Assyriens et des Perses. C'est une inscription de ce genre qui a donné la clef du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens ; mais tout document analogue nous a manqué à l'origine, et il a fallu retrouver sur les ruines de la Perse, par un soupçon sublime, ce que la science moderne a consacré comme le plus merveilleux effort de l'esprit humain.

Les ruines les plus importantes par leurs larges proportions et leur immense renommée sont celles de l'antique capitale de la Perse. Les Grecs l'avaient appelée *Persépolis ;* mais son nom perse n'est pas par-

venu jusqu'à nous [1]. On sait que cette ville fut détruite par Alexandre qui y mit le feu dans une nuit de débauche [2], et que ses temples, ses palais s'écroulèrent alors pour ne plus se relever. On en désigne aujourd'hui les débris sous le nom du village qui s'élève à côté de la ville, ou bien encore sous des noms fournis par la disposition des ruines, *Tchehl minar,* les quarante, les cent colonnes, ou enfin sous celui d'un des groupes dont l'ensemble se compose et qui rappelle le souvenir des anciens rois de ce pays, *Takht-i-Djemschid*, « le trône de Djemschid », *Kanei Dara*, « la maison de Darius. » Aujourd'hui ces débris de la splendeur de l'antique résidence des souverains de la Perse sont bien connus de l'artiste, du philologue et de l'antiquaire.

A douze lieues de Schiraz, sur un rocher

1 DIODORE DE SICILE a donné une description de cette ville. Le nom de Περσέπολις n'est peut-être que la transformation d'un mot iranien que les Grecs auraient d'abord prononcé Περσέπυλη. — Voy. OPPERT, *Les inscriptions des Achéménides*, p. 225.

2 PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, ch. XXXVIII. — QUINTE-CURCE, liv. V, ch. VII, § 4.

qui domine perpendiculairement la plaine de Merdâcht, s'élève le village d'Istâkhr. C'est au pied de ce rocher que s'étendent les ruines. Les voyageurs qui les ont visitées nous disent l'impression profonde que l'on éprouve en y arrivant, après de fréquents détours dans des sentiers interrompus par les canaux et les marécages de la plaine. Les récits les plus récents, ceux de Ch. Texier [1], de Flandin [2], de M. Dieulafoy [3], ne font que confirmer les narrations de Chardin [4], de Corneille-le-Bruyn [5], de Morier [6], de Ker-Porter [7], etc.

La montagne au pied de laquelle sont

1 Texier. *L'Arménie, la Perse et la Mésopotamie.* Paris, 1840-52.

2 *Voyage en Perse* de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, attachés à l'Ambassade pendant les années 1840-1841, Paris, 6 vol. in-fol.

3 Dieulafoy, *L'art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides,* Paris, MDCCCLXXXIV.

4 Chardin, *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient* (Edit-Amsterdam, 1711).

5 Corneille-le-Bruyn, *Voyage par la Moscovie en Perse et aux Indes Orientales* (Amsterdam, 1718).

6 Morier, *A journey through Persia, Armenia and Asia-Minor to Constantinople, etc.* London. Longman, 1812 in-4° fig.

7 Ker-Porter, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia.* London, 1821-22.

situées les ruines et qui borne la plaine à l'est, forme en cet endroit une sorte d'hémicycle ; sa base s'élargit en suivant une pente douce. C'est là que s'élèvent sur un vaste plateau les ruines de plusieurs palais. Du haut de cette plate-forme, le palais principal domine la plaine de Merdâcht dans toute son étendue. La vue se promène depuis les montagnes du Lauristan et les pics élevés du Fars jusqu'aux défilés des monts Bactyaris. Cette immense terrasse a 10 mètres de hauteur environ et s'étend sur une longueur de 473 mètres du nord au sud et une largeur de 286 mètres de l'est à l'ouest ; elle est formée de pierres gigantesques scellées les unes dans les autres avec une précision qui a défié le vandalisme des siècles ; elle s'ouvre et s'incline pour faire place à un magnifique escalier en marbre noir qui conduit sur la plate-forme [1]. C'est sur cette plate-forme que se trouvent les trois palais principaux construits par Darius, Xerxès et Artaxerxès ; c'est là que furent re-

1 Flandin, *Voyage en Perse*, t. II, p. 147 et 148.

marqués sur les murailles les singuliers caractères qui firent d'abord soupçonner en Europe l'existence de la langue des Achéménides. La lecture des inscriptions de Persépolis conduisit à cette grande découverte qui amena plus tard celle de la langue de l'Assyrie et de la Chaldée.

Dans les flancs de la montagne qui abrite les ruines de Persépolis, on remarque des tombes magnifiques; sans connaître les noms de ceux qui les choisirent pour dernière demeure, on ne peut douter d'après la richesse de leur décoration qu'elles ne fussent destinées à des hôtes princiers.

Continuons : en quittant Tchehl minar, les premières ruines que le voyageur rencontre sur la route de Schiraz à Ispahân sont celles de Nâkch-i-Roustam, caveaux funéraires taillés dans un rocher à pic; l'entrée est ornée de bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes dans le genre des sculptures de Persépolis; seul, l'un d'eux est décoré d'inscriptions en caractères cunéiformes, épitaphe, ou testament du roi

qui devait y reposer. On sait aujourd'hui que cette sépulture fut creusée pour recevoir les restes mortels de Darius [1].

On trouve encore des inscriptions en caractères cunéiformes sur différents points de la Perse : d'abord à Suze [2], puis sur quelques piliers qui s'élèvent dans la plaine de Mourghâb [3], sur l'emplacement de l'antique Passargade fondée par Cyrus. D'un autre côté, en allant de Kirmanschah à Bagdad, on rencontre sur cette route, suivie de tout temps par les armées qui voulaient sortir de la Perse pour aller à la conquête de la Mésopotamie ou de l'Asie-Mineure, une belle page de cette écriture, gravée à une lieue au nord de la ville sur un rocher escarpé dont la cime est quelquefois couverte de neige au mois de mai; c'est le mont Bisitoun, un des sommets les plus élevés de la chaîne qui, de ce point, se prolonge vers les monts Zagros. Il ne

1 Ctésias. *Hist., De rebus persicis,* ch. XV.

2 Loftus. *Travels and researches in Chaldea and Susiana,* 1858.

3 Pour Mourghâb, voyez Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse,* I. part. p. 2.

faut s'arrêter ni aux sculptures ni aux inscriptions qui ornent le pied du rocher; — elles sont de l'époque des Sassanides; — mais, dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur qui l'a mis à l'abri des injures des hommes, se trouve un bas-relief entouré de rochers qui en ont rendu l'accès pour ainsi dire impraticable, et l'ont préservé de la destruction.

En sortant de la Perse proprement dite, non loin de Hamadân, au fond d'une gorge de l'Elvend, on relève de nouvelles inscriptions en caractères cunéiformes; puis, plus au nord, sur les rochers de Vân, en Arménie, et enfin partout où les Achéménides avaient porté les efforts de leur puissance.





III

LES VOYAGEURS

Les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Perse furent des missionnaires français, des marchands anglais et hollandais, puis des moines portugais et italiens qui s'établirent à Ispahân sous le règne des Sophis; mais à la suite des conquêtes de Mahmoud Afghan, ils quittèrent un pays où les schismes mahométans faisaient seuls des progrès.

Cependant quelques pèlerins revenaient de temps à autre en Europe, et racontaient ce qu'ils avaient vu. Ils parlaient de ruines superbes ; celles de Persépolis avaient attiré surtout leur attention. Au XVI[e] siècle, d'après leurs récits, l'architecte bolonais Sébastiano Serlio [1] s'était cru assez bien renseigné pour

1 *Il terzo libro di* SEBASTIANO SERLIO *Bolognese, nel qual si figurano e descrivano le antichita de Roma, e le altre que sono in Italia e fuori d'Italia.* Impresso in Venetia MDLXVI, in-4°. *De le Antichita*, Libro terzo, p. 97.

rêver et pour donner, non seulement le plan, mais encore l'élévation de ces ruines, afin de prouver que les Grecs et les Romains étaient *les premiers inventeurs de la bonne architecture;* aussi son imagination, venant à l'appui de son système, n'avait pu inventer autre chose que des colonnes ornées de chapiteaux corinthiens et surmontées d'un fronton qui rappelait les monuments les moins intéressants de l'architecture greco-romaine.

On parlait donc déjà des ruines de Persépolis, et les récits d'un moine portugais, Frey Antonio de Gouvea [1], avaient vivement intéressé Don Garcias de Sylva de Figueroa, de l'illustre famille des ducs de Feria, ambassadeur de Philippe III, à Goa. Visitant la Perse en 1618, il joignit à la mission diplomatique, dont il était chargé, l'étude des antiquités orientales, et n'eut garde d'oublier ce qu'il avait entendu sur les merveilles de

1 *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roi de Perse, Schah-Abbas, contre les empereurs de Turquie, Mahomet et Achmet en suite du voyage de quelques religieux envoyés en Perse par le Roy de Portugal.* Lisbcnne 1611. — Trad. du Portugais. Rouen, Loyselet. 1646.

l'antique capitale de la Perse [1]. Il explora ces ruines, et en donna le premier une description assez étendue pour qu'on puisse se former une idée de leur aspect. Il signala les inscriptions qui les couvrent, et en distingua nettement de plusieurs époques; les unes légèrement gravées lui parurent modernes; d'autres, au contraire, profondément entaillées, lui semblèrent faire partie du monument lui-même, et avoir été tracées à l'époque de sa construction [2]. Ces inscriptions le frappèrent surtout par la bizarrerie des caractères. Les lettres, dit-il, se composent de petites figures pyramidales diversement combinées : on en voit sur plusieurs points de l'édifice, à l'escalier, dans les architraves; et, afin de faire mieux comprendre

1 L'*Ambassade de* D. GARCIAS DE SILVA FIGUEROA *en Perse*. Traduite de l'espagnol par M. de Wicqfort. Paris, 1667, in-4°, p. 163. Voyez encore : GARCIÆ SILVA FIGUEROA Philippi III, Hisp. Indiarumque regis Persiæ regem legati, de rebus Persarum epistola V. Kal., an MDCXIX, Spashani exorata ad marchionem Bedmari I. nuper ad Venetos nunc ad seren. ault. archid. Belgarem principes regum legat. Antverpiæ. MDCXX.

2 ID., *ibid.*, p. 158.

la description qu'il pourrait en donner un jour, il fit faire devant lui le dessin d'une ligne de la grande inscription gravée sur les parois de l'escalier qui conduit à la terrasse.

A peu près dans le même temps, Pietro della Valle, gentilhomme romain, visitait également les ruines et en faisait une description très détaillée. Il étudia ces inscriptions aux caractères inconnus et bizarres, formées de *petites figures* diversement combinées; elles lui parurent, comme Figueroa l'avait pensé, gravées au moment de la construction des édifices. « Au surplus, dit-il dans sa relation [1], personne ne peut dire quels sont ces caractères, ni à quelle langue ils appartiennent; ils sont d'une grandeur prodigieuse; ils ne sont point liés ensemble pour former des mots ; ils sont séparés comme les caractères hébreux. J'en ai copié cinq, du mieux que j'ai pu. »

Pietro della Valle ne doute pas que ces caractères ne soient les éléments d'une écriture;

1 *Viaggi di Pietro della Valle.* Il pelegrino descritto da lui medesimo in lettere familiari all erudito suo amico Mario Schipano. *La Persia*, parte II. Roma, M.DC.LVIII, in-4°, p. 286.

seulement, comme les lignes sont séparées par des traits horizontaux et que toutes les lignes des inscriptions sont remplies, il peut y avoir de l'incertitude sur le sens de cette écriture, et il cherche à s'en rendre compte par des observations sur la manière dont les caractères sont formés. Pour bien comprendre le raisonnement de Pietro della Valle, nous reproduisons ici les cinq caractères qu'il a copiés :



« Je donne comme indice, dit-il, que cette écriture pouvait s'écrire de gauche à droite comme notre écriture européenne, le second caractère qui est composé de quatre figures semblables en forme de pyramide, trois droites avec la pointe en bas et une superposée horizontalement sur ses trois caractères. La tête des figures pyramidales est dans cette écriture, comme on peut s'en assurer dans tous les caractères, la partie large qui est toujours en haut quand la pyramide est droite. Or, dans

cette figure pyramidale posée sur les trois figures perpendiculaires, la tête, qui est la partie large, étant à gauche, et la queue, qui est la pointe, se tournant à droite, montrent que le commencement de l'écriture est dans la partie gauche pour se diriger vers la droite. Toutefois, ajoute naïvement Pietro della Valle, je ne l'affirme pas : *Tuttauia, non l'affirmo per sicuro.* »

On peut faire, continue-t-il, la même observation sur le quatrième caractère composé d'une seule figure pendant obliquement, dont la partie supérieure, qui est la plus large et par conséquent la tête, se repose à main gauche, tandis que la pointe, qui est la queue, s'étend vers la droite, etc. Pietro della Valle fut ainsi, dans sa lettre, datée de Schiraz le 21 octobre 1621, le premier commentateur des inscriptions cunéiformes, et le temps a sanctionné sa perspicacité.

Cependant ces textes ainsi révélés à l'Europe pour la première fois n'attirèrent pas l'attention des savants. A quelle investigation du reste, pouvaient-ils se livrer sur quelques

signes inconnus pris au hasard dans une inscription [1] ? D'ailleurs, l'esprit général du XVIIe siècle ne devait point porter les penseurs vers des recherches de cette nature, et si quelques tentatives eussent été faites, on sait, par les rêveries du père Kircher, quelle voie eût été suivie [2].

Les récits des voyageurs [3] ne pouvaient donc qu'exciter la curiosité des nouveaux visiteurs, qui, à de rares intervalles, admiraient encore les ruines de Persépolis, tel Mandelslo, 1638 [4]; comme il traversait la vallée, les prêtres de

1 Le premier monument de ce genre qu'on a possédé en Europe paraît être une *brique* qui fut envoyée des bords de l'Euphrate au Jésuite Kircher, à Rome, par Pietro della Valle.

2 *Turris Babel, sive archontologia, qua primo priscorum post diluvium hominum vita, mores rerumque gestarum magnitudo, secondo turris civitatumque extructio confusio linguarum et inde gentium transmigrationis, cum principalium inde enatorum idiomatum historia multiplici eruditione describuntur et explicantur.* Amstelodami, MDCLXXIX.

3 Un des premiers auteurs qui a écrit sur ces matières, c'est le Père Emmanuel de Saint-Albert qui résidait à Bagdad au XVIIe siècle et dont la relation manuscrite a été citée par Danville dans son mémoire sur la position de Babylone.

4 MANDELSLO, *Voyage de Perse aux Indes-Orientales mis en ordre par Olearius.* Traduc. franc. (Amsterdam, 1727.)

Schiraz lui affirmèrent que ces ruines étaient bien celles de l'antique cité; il put compter 19 piliers encore debout. — Thévenot[1], en se rendant aux Indes, passe par Persépolis et n'en trouve plus que 17.

Chardin s'étendit plus longuement sur la nature de ces inscriptions en caractères inconnus; il était de retour en Europe vers l'année 1674, et il publia la relation de son voyage avec un dessin des inscriptions qu'il avait relevées lui-même sur les murs de Persépolis. Il s'exprime ainsi à leur sujet[2] : « Il y a beaucoup d'apparence que les divers peuples qui ont conquis ce pays ont voulu graver sur les marbres de ce magnifique bâtiment la date de leurs exploits et tout ce qui pouvait en transmettre la connaissance à la postérité, comme sur un monument que le temps ne pouvait détruire. On y voit du Grec, de l'ancien

1 Thévenot, *Relation des divers voyages qui n'ont pas été publiés et qu'on a traduits ou tirés des originaux.* Paris, Th. Moette, 1696, 4 part. en 2 vol.

2 Chardin, *Voyage en Perse,* t. II, p. 118 (Edit. Amsterdam, 1711).

Syriaque et de l'ancien Arabe qui sont les seuls caractères communs aux diverses nations qui ont autrefois conquis la province de Perse, l'ancien Syriaque aux Parthes et aux Mèdes, le Grec aux Grecs avant et après J.-C., l'ancien Arabe aux Arabes et aux Tartares. Pour ce qui est des Romains, ils n'ont jamais pénétré jusqu'à Persépolis. Je donne des ectypes de tous ces caractères : celle qui est marquée S est proprement l'écriture de cet édifice, et cette écriture est celle qui était commune et en usage au temps de sa construction. La plupart des inscriptions sont de ce caractère, et pour celles qui n'en sont pas, vous les trouverez toutes si mal formées et si mal taillées, qu'on n'a pas de peine à reconnaître qu'elles sont d'un autre temps et d'une autre main ; le ciseau est entré rude et peu ferme. En un mot, ces méchantes lettres ne sont que des traits effleurés et tremblants au lieu que cet ancien caractère est admirablement formé. L'on y voit de petites et de grandes lettres : il y en a qui ont bien 3 pouces de grandeur. On dirait que ces lettres auraient été dorées ; car il y en a plusieurs,

et surtout des majuscules, où il paraît encore de l'or..... Il n'y a que deux sortes de figures dans cette écriture des anciens Perses. L'une ressemble à une équerre, mais on ne saurait proprement dire à quoi l'autre ressemble, si ce n'est pourtant qu'on veuille qu'elle ressemble à une figure pyramidale. L'une et l'autre figure ne sont pas toujours posées du même sens comme nos lettres. La première est posée de deux sens. Etant à droite, elle a la pointe angulaire, ou en bas, ou en travers. La seconde est posée de six sens : lorsqu'elle est perpendiculaire, elle a la pointe en haut ou en bas; étant collatérale, elle a la tête à gauche ou à droite; quand elle est inclinée, elle l'a ou en dedans, ou en dehors. Ce sont là les lettres simples dont la forme ressemble, comme j'ai dit, à un triangle oblique, ou à la figure pyramidale. Les lettres composées paraissent en grand nombre. J'appelle lettres simples, celles qui sont faites d'une seule figure comme nos lettres françaises, l'I et le C. Et j'appelle lettres composées, celles qui sont faites de l'addition et de l'ajonction des mêmes figures comme

notre M et notre U qui sont formées de l'addition de plusieurs I ensemble. Ces figures paraissent jointes ou combinées en tant de diverses sortes, qu'on peut compter plus de cinquante lettres de cette ectype. Des gens s'étonnent que deux figures puissent faire tant de lettres ; mais pour moi je ne vois pas de quoi s'étonner si fort, puisque les lettres de notre alphabet, qui sont au nombre de vingt-trois, ne sont pourtant composées que de deux figures, la droite et la courbe ; c'est-à-dire qu'avec un C et un I on fait toutes les lettres qui composent nos mots. D'autres croient cette écriture de purs hiéroglyphes ; mais il n'y a pas d'apparence qu'il en soit ainsi, et je tiens pour certain que c'est une véritable écriture comme la nôtre, d'autant plus qu'il y a une quantité de points dont on sait que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas besoin. C'est là tout ce que l'on peut savoir de cette écriture ; il faut en ignorer pour jamais le reste, comme, par exemple, si elle avait des voyelles, si elle était aisée à déchiffrer, et ainsi des au-

tres particularités. Figueroa [1] se peine fort à chercher si elle se faisait de gauche à droite, comme la nôtre, ou de droite à gauche comme l'écriture orientale; et il conclut qu'elle se faisait de gauche à droite. J'ajouterai qu'elle se faisait aussi de haut en bas, comme l'écriture chinoise, ainsi qu'il paraît en cette ectype [2] et en cent endroits de ce monument. J'ajoute encore que ce caractère paraît fort beau et qu'il n'a rien de confus ni de barbare. Du reste, ce n'est pas merveille qu'aucun de tous les savants du monde n'ait jamais rien entendu dans cette écriture, puisqu'elle n'approche d'aucune écriture qui soit venue à notre connaissance, au lieu que toutes les écritures qui sont aujourd'hui en usage dans toutes les par-

1 Il y a là une erreur de nom. S. de Sacy (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse,* note 11) a déjà fait remarquer que cette observation n'a point été consignée dans le récit de l'Ambassade de Figueroa; elle a été faite pour la première fois par Pietro della Valle, qui voyageait en Perse à peu près à la même époque que Figueroa, et avec lequel Chardin, qui citait le mémoire, a pu le confondre.

2 Pl. LXIX de l'Atlas de la nouvelle édition publiée par Langlès. Paris, 1811.

ties du monde ancien, si l'on en excepte les Chinois, ont beaucoup d'affinités entre elles et paraissent comme sorties d'une même source. Ce qu'il y a en ceci de plus merveilleux, est que les *Guèbres*, qui sont les restes des Perses, et qui en conservent et en perpétuent la religion en divers endroits de la Perse, non seulement ne connaissent pas mieux ces caractères que nous, mais qu'ils aient eux-mêmes des caractères qui n'y ressemblent pas plus que les nôtres [1]. »

Nous avons reproduit la dissertation de Chardin à peu près dans son entier. C'est le premier voyageur qui se soit étendu sur ces inscriptions, et il est facile de comprendre dès lors que la plupart des vérités ou des erreurs qu'il fallait découvrir ou éviter ont été formulées dès l'origine. On ne s'est avancé dans la voie du progrès que lentement et péniblement après avoir expérimenté chacun des éléments dont la connaissance était nécessaire à la solution de cet intéressant problème.

1 Chardin, *Voyages, etc.*, t. II, p. 167.

L'ectype que donne Chardin n'est autre chose que l'inscription en *caractères cludiformes* qui entoure les fenêtres du palais de Darius [1]. Sans la reproduire en entier, nous pouvons parfaitement en figurer ici la disposition par trois mots empruntés aux textes qu'il cite et sur lesquels nous aurons occasion de revenir.

Ces trois mots se présentent sur le monument, de même que sur la planche de Chardin, avec la disposition A. B. C. que nous donnons à la page suivante.

Une série de caractères accompagne chacun de ces mots et forme un encadrement qui se répète autour de la plupart des fenêtres du palais.

Avec une pareille disposition, l'hypothèse de Chardin sur le sens de l'écriture était de nature à ébranler les remarques de Pietro della Valle. On reconnaissait bien, il est vrai, dans la ligne horizontale les signes déjà analysés ; mais il était impossible d'appliquer

1 C'est l'inscription L de Niebuhr.

son raisonnement aux figures pyramidales, *coins* ou *clous*, qui se présentaient avec des

(A)

(B)

(C)

positions si différentes dans les colonnes perpendiculaires, à droite et à gauche ; ou bien alors le raisonnement même de Pietro della Valle justifiait toutes les directions possibles

de l'écriture, ainsi que cela ressort de l'exposé de Chardin. Nous verrons plus tard comment la vérité a pu se faire jour sur ce point fondamental.

Quelque temps après Chardin, Flower, Agent en Perse pour la Compagnie des Indes, envoya en novembre 1667 un spécimen assez bien copié de l'écriture de Persépolis, spécimen reproduit dans les *Transactions philosophiques de Londres* du mois de juin 1693 [1]. Flower estime que cette écriture se lit *de gauche à droite*, et confirme en cela l'opinion de Chardin et celle de Pietro della Valle; mais il ne dit rien pour infirmer ou expliquer l'opinion de Chardin lorsqu'il veut lire cette écriture *de haut en bas*; enfin Flower parle d'un savant Jésuite qui affirmait que ces caractères étaient bien connus en Egypte; toutefois il n'a pas été possible de savoir quel était ce savant, ni dans quelle partie de l'Egypte il avait

1 *An exact draught or copy of the several characters engraven on marble at the mountains of Nocturestand and Chaelminar in Persia, as they were taken in november* 1667, by M. Flower. *Dans les Transactions philosophiques.* Juin 1693. Vol. XVII p. 776.

vu des spécimens de l'écriture cunéiforme ?

Dès l'année 1700, les inscriptions de Persépolis avaient donc pénétré en Europe depuis bientôt un siècle ; mais on n'avait, pour s'en faire une idée, que les appréciations de rares voyageurs dont il était même difficile de contrôler l'opinion. Cependant les esprits sérieux se préoccupaient de ces caractères : les commentaires allaient commencer.

L'orientaliste anglais que nous avons déjà signalé à propos des études sur la religion de Zoroastre, le Dr Thomas Hyde, fit paraître à cette époque son important ouvrage sur la Perse. Toutes les questions que la nature du sujet pouvait comporter y étaient traitées, discutées et résolues. On attendait d'un esprit aussi affirmatif la vérité sur les caractères de Persépolis ; il ne pouvait les passer sous silence. La solution qu'il apporta, comme toutes celles qu'il a consignées dans son livre, fut très nette, très tranchée, sans réplique. « Ces caractères, dit-il, ne sauraient représenter un système d'écriture quelconque : ce ne sont ni des lettres, ni des hiéroglyphes, ni des figures destinées à

exprimer des mots entiers, comme dans l'écriture chinoise. C'est le jeu d'un sculpteur qui, pour charger d'ornements les murs de Persépolis, a imaginé d'essayer combien de différentes formes pourrait produire une seule figure élémentaire combinée avec elle-même. Si ces caractères exprimaient des mots, la même figure y reparaîtrait plusieurs fois. Que le lecteur examine donc si le même caractère se trouve répété; dans ce cas, notre conjecture tombe [1]. »

Hyde aurait dû s'arrêter à ce premier jugement. Il ne fallait pas aller plus loin ; il se trompait, sans doute; nul ne savait le mobile qui avait pu précipiter son jugement; mais, enveloppant d'un même mépris toutes les inscriptions qui couvrent les murs de Persépolis, il les attribue à des voyageurs qui auraient voulu laisser sur ces ruines des traces de leur passage, et il ajoute : « Ils n'ont fait qu'y laisser un témoignage de leur ignorance dans l'art d'écrire et de graver, et méritent de

1 Hyde, *Veterum Persarum et Medorum religionis historia*, App. X, p. 546, éd. 1750.

justes reproches pour avoir fait passer à la postérité des traits insignifiants et grossiers qui devaient être le tourment des savants et des critiques. Nous ne les aurions même jugés dignes que de mépris et non de faire l'objet de nos recherches, sans l'importunité de quelques personnes qui se flattent d'y trouver des choses dignes de leur curiosité, et si nous ne craignions que notre silence ne fût regardé comme un moyen de cacher notre ignorance [1]. »

C'est donc en pleine connaissance de cause que Hyde accepte la responsabilité de sa critique. Cette opinion du savant anglais n'était pas de nature à encourager les recherches; mais les faits devaient donner quelque jour un démenti à ses assertions, car elles contenaient en elles-mêmes leur propre réfutation. Si en présence des rares dessins alors connus, elles paraissaient plus ou moins spécieuses, on doit convenir que Hyde se faisait une pauvre idée du talent de l'artiste qui n'avait trouvé

1 Hyde, *Veterum Persarum et Medorum religionis historia*, p. 306 et 307.

qu'un si maigre ornement pour décorer des palais que l'on disait chargés de sculptures.

Un siècle s'était écoulé pour arriver à ce résultat, et la question semblait à tout jamais résolue. Si l'argument paraissait péremptoire devant le témoignage des dessins, il était sans valeur en présence des originaux, et les rares visiteurs qui pouvaient voir par eux-mêmes les monuments de Persépolis ne tardèrent pas à se convaincre du peu de solidité des présomptions du Docteur anglais. Je ne parle que pour mémoire de Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qui prétendait avoir vu plusieurs fois ces ruines, entre autres avec le Hollandais Angel, envoyé par la Compagnie des Indes pour enseigner le dessin à Schah-Abbas II, roi de Perse, et qui passa huit jours à les relever. « Mais, ajoute Tavernier [1] dans sa relation, il m'avoua que

1 *Les six voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes*, nouvelle édition in-12, 1712, t. II, p. 399.

la chose ne valait pas la peine d'être dessinée, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart-d'heure de son chemin. » Il est certain que Tavernier ne s'est pas *détourné* de son chemin et n'a pas vu les ruines : il ne saurait parler des inscriptions d'une manière sérieuse.

En 1696, Kœmpfer visitait Persépolis et recueillait des renseignements très circonstanciés sur les caractères de ces inscriptions qui allaient bientôt apparaître sous un nouveau jour [1]. Il publia une longue inscription tout entière de vingt-quatre lignes ; et malgré le peu d'élégance du dessin qui sous ce rapport ne fait pas comprendre la beauté des caractères, la planche de Kœmpfer est suffisante pour répondre aux arguments de Hyde et se prêter à une lecture que l'on est à même de suivre aujourd'hui. Le hasard avait malheureusement peu secondé Kœmpfer, et

1 *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum,* auctore Engelberto Kœmpfero, D. Lomgoviæ, 1712. In-4°, fascicule II, relatio V, p. 331.

son spécimen ne pouvait servir alors qu'à attester la complication des caractères de l'écriture de Persépolis et à faire douter de l'exactitude des copies de ses devanciers. En ce qui concerne les ruines, il mentionne encore 17 piliers.

Le moment n'est donc pas venu de distinguer ce qu'il y a de vrai dans les constatations de Pietro Della Valle, de Chardin et de Kœmpfer, ni de comprendre ce qui pouvait égarer les raisonnements auxquels on se livrait alors ; il faut attendre que les dessins soient plus nombreux et plus exacts. Kœmpfer, au surplus, exalte la beauté de l'écriture ; il y voit comme Chardin des traces d'or, mais il ne sait s'il doit rapporter ces caractères à l'écriture hébraïque ou à l'écriture chinoise, et ne fait que répéter les traditions locales dont les plus raisonnables rattachaient cette écriture à la langue qui était en usage au moment de la construction des palais. Les légendes populaires n'attendaient pas, en effet, les découvertes de la science pour donner un sens à

ces bizarres inscriptions, et déjà Chardin avait recueilli autour de ces ruines les assertions des *savants* du pays qui attribuaient à ces caractères des pouvoirs magiques, pouvoirs d'autant plus étendus qu'ils étaient plus difficiles à comprendre.

L'Orient est fertile en légendes merveilleuses qui se trouvent semées autour des ruines et les entourent d'une crainte étrange et superstitieuse; celles de Persépolis, avec les inscriptions incomprises, n'avaient pas manqué de trouver dans l'imagination populaire des interprétations dont les visiteurs devaient se contenter, en attendant que l'on eût pénétré le véritable sens des signes mystérieux. Quelques-unes de ces interprétations étaient de nature à éveiller bien des genres de curiosité.

C'étaient, suivant les naïfs enfants du désert, les décrets de Djemschid, le fondateur de la dynastie des Pischdadiens, qui, plus de dix-sept siècles avant notre ère, avaient ordonné la construction de ces palais; ou bien c'étaient des talismans qui protégeaient des

trésors cachés. Ces signes exprimaient des mots magiques qu'il fallait prononcer, des énigmes dont il fallait pénétrer le sens pour s'en rendre maître, et ces bizarres caractères causaient plus d'effroi que les monstres ailés, immobiles sous les portiques effondrés, qui semblaient aussi veiller en silence sur des richesses inconnues enfouies à leurs pieds.

Quelque absurdes que soient ou paraissent être les traditions populaires, il ne faut pourtant pas en présence de l'inconnu les rejeter sans examen; souvent le torrent, aux ondes troublées, roule un or que seuls les travaux les plus opiniâtres parviennent à nous donner dans toute sa pureté. — Serait-il donc si invraisemblable que les fondateurs de ces palais, quels qu'ils fussent, y eussent tracé ces inscriptions pour immmortaliser leur souvenir? Le marbre aurait-il moins bien conservé les titres de gloire qu'on pouvait lui confier, que les traditions populaires qui ont toujours perpétué le nom des plus grands rois de la Perse antique au milieu de ces ruines, à côté de leur impérissable image? Enfin, non

loin des palais, sur les tombeaux, dernier refuge des idées religieuses, on voit encore la représentation de certaines cérémonies que les disciples de Zoroastre ont conservées jusqu'à nos jours, et qu'ils reproduisent aussi fidèlement dans leurs rites que ces bas-reliefs sculptés en présence desquels ils viennent encore réciter leurs prières, lorsqu'un pieux pèlerinage les appelle dans cette contrée [1]. Il était donc raisonnable d'examiner l'idiome de la Perse, tel que son antique religion nous le faisait connaître, pour chercher quelque lumière sur ces signes dont on avait oublié la valeur.

Après Kœmpfer, de nouveaux visiteurs rapportèrent d'autres dessins des ruines de Persépolis et de ses inscriptions. Corneille le Bruyn [2] en a donné des copies qui laissent encore sans doute beaucoup à désirer, mais

1 FLANDIN, *Voyage en Perse*, t. II, p. 204.

2 CORNEILLE LE BRUYN visita Persépolis en 1704. « Je commençai, dit-il, le neuvième de ce mois (novembre) à visiter les superbes masures qu'on appelle les ruines de Persépolis. » *Voyage par la Moscovie, en Perse et aux Indes-Orientales*, t. IV, ch. LII, p. 301.

qui offrent déjà des points de comparaison suffisants pour qu'on puisse avoir la certitude que ces caractères expriment autre chose que des ornements capricieux résultant des combinaisons diverses que des clous enchevêtrés auraient produites. Ces caractères sont disposés sur des tables préparées avec soin; quelques-unes ne sont pas encore remplies par ces caractères; aussi pour Corneille le Bruyn, de même que pour tous ceux qui avaient vu ces ruines, il y avait là des inscriptions, une langue, une écriture; mais c'était le seul point qui paraissait alors certain. Quant à la première chose à connaître pour arriver à épeler les mots de cette langue, c'est-à-dire quant à la direction des caractères, on ne pouvait encore distinguer les assertions erronées des conjectures heureuses.

Le danois Carsten Niebuhr [1], père du célèbre historien, en visitant les ruines vers 1765, changea en certitude le soupçon de Pietro della Valle, et de plus fit faire un grand pas

1 NIEBUHR. *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins.* Trad. de l'Allemand. Amsterdam, MDCCLXXX.

à la solution du problème par le soin qu'il apporta dans la reproduction des caractères sur lesquels on avait jusqu'alors discuté sans données suffisantes.

Il s'aperçut, d'abord, en copiant les inscriptions gravées sur les poteaux des portes d'un des édifices de Persépolis que le même texte, composé des mêmes caractères, était répété deux fois et que deux caractères qui se trouvaient sur une des portes à droite, à la fin de la troisième ligne, étaient répétés dans l'autre, à gauche, au commencement de la quatrième ; il en conclut dès lors que ces deux inscriptions devaient se lire de gauche à droite, et cette observation apporta immédiatement une très grande force à celles de Pietro della Valle.

D'un autre côté, la transcription attentive des inscriptions lui donna la certitude d'un fait dont l'ignorance avait, à l'origine, jeté une grande confusion sur les dissertations auxquelles on s'était livré. Il reconnut que si les caractères des inscriptions de Persépolis procédaient toujours de la même origine,

du clou ou du coin, ils n'en formaient pas moins des combinaisons différentes suivant les inscriptions que l'on considérait.

En général, le clou ou le coin est vertical 𒁹 ou horizontal 𒀸 et la pointe est tournée à droite ou en bas. Un second élément, formé peut-être de l'assemblage de deux clous réunis par la tête et écartant symétriquement leurs pointes sous un angle droit, forme un grand crochet 〈 qui se présente toujours dans la même disposition, l'ouverture tournée à droite. Ces éléments primitifs ont la même apparence dans toutes les inscriptions; mais les combinaisons qu'ils forment présentent des caractères différents qui ne se confondent jamais dans un même texte. Niebuhr distingua ainsi *trois genres d'écritures*, et il constata que les inscriptions se trouvaient groupées trois par trois et que chacune d'elles était affectée à un système spécial des combinaisons de l'élément primitif.

L'une de ces inscriptions parut au premier abord plus longue que les deux autres : si le nombre des lignes est égal, les lignes sont

deux fois plus longues ; si les lignes sont de la même longueur, il y en a le double. Enfin l'ordre ne parut pas non plus indifférent. Nous allons voir bientôt comment tous ces faits ont été généralisés ; voici les différences qui caractérisent ces trois genres d'écritures, lorsqu'elles se présentent sur la même ligne à côté les unes des autres.

Au dessus d'un bas-relief où la personne royale est facile à distinguer à sa haute stature et aux attributs qui l'accompagnent, on trouve un groupe de trois inscriptions. Dans

NIEBUHR, t. II, pl. 24. Ins. G.

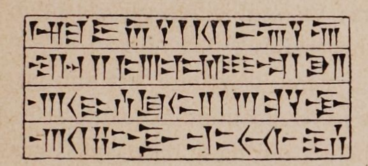
une première table, à droite, on reconnaît l'inscription qui paraît la plus longue, ou du moins celle qui occupe le plus d'espace. Les combinaisons des éléments primitifs sont simples et peu nombreuses ; Niebuhr a cons-

taté qu'elles ne formaient que quarante-deux caractères. Les éléments primitifs se présentent soit isolés, soit combinés entre eux, pour former des caractères de deux, trois, quatre ou cinq éléments au plus. Ces éléments, en général, n'ont pas de liaison, ni même de contact; un seul offre, par exception, deux éléments croisés.

Ce système d'écriture est surtout remarquable par la répétition fréquente d'un clou en diagonale \ qui ne se mêle jamais aux autres combinaisons et qui se reproduit à des intervalles inégaux et fréquents. On peut se convaincre de la justesse de ces observations par l'inspection de l'inscription que nous reproduisons ci-dessus : c'est celle qui est marquée G dans la planche XXIV de Niebuhr.

Dans une autre catégorie d'inscriptions, la suivante à gauche, les lettres paraissent le résultat de combinaisons moins simples que celles que nous venons de décrire; le clou diagonal a disparu; mais, de temps à autre, on remarque un clou perpendiculaire qui semble avoir à lui seul une signification

propre. Outre les grands crochets, il y en a de petits qui prennent différentes positions et qui viennent quelquefois s'ajouter comme une seconde tête aux éléments primitifs perpendiculaires ou horizontaux, et présentent ainsi des combinaisons bien caractérisées.



Niebuhr, t. II, pl. 24. Ins. F.

Les éléments primitifs fournissent un plus grand nombre de combinaisons; il y a des caractères composés de la réunion de sept, huit, neuf et même onze éléments. Le nombre de ces combinaisons est également plus considérable : elles forment environ une centaine de caractères. En gén éral, le sens de la flèche semble encore indi quer la direction de l'écriture; cependant on croirait que quelques clous sont terminés par un petit crochet ou par une seconde tête contraire au sens général

de l'écriture. Quelquefois la pointe du clou a disparu, et il n'en reste plus que la tête qui forme un grand crochet, dont l'ouverture est tournée à gauche, et qui entre ainsi dans la formation des lettres. Nous avons donné ci-dessus la seconde inscription, à gauche, qui accompagne les figures royales que nous avons citées, et qui est marquée F sur les planches de Niebuhr.



Niebuhr. t. II. pl. 24. Ins. E.

Dans le troisième système, les combinaisons paraissent encore différentes de celles des deux premiers : le clou diagonal a disparu comme dans le second système ; et, de même, le clou perpendiculaire isolé apparaît de temps à autre, ainsi que les clous à deux têtes et quelques combinaisons semblables à celles de ce système. Cependant on en découvre bientôt

d'autres très caractéristiques ; par exemple quelques signes paraissent beaucoup plus compliqués ; leur nombre est plus considérable que dans le premier système et le second ; les clous se croisent fréquemment et prennent des directions convergentes et même opposées au sens général de la flèche, qui est toujours de gauche à droite. Des formes bien remarquables distinguent cette écriture et empêchent de la confondre avec celle des deux autres systèmes. Nous avons reproduit ci-dessus l'inscription de la 3e table, marquée E dans les planches de Niebuhr.

En comparant ces trois inscriptions, il est facile de reconnaître ce qu'il y a de vrai et de faux dans les observations antérieures. — Les caractères publiés par Pietro della Valle appartiennent au premier système, et ses remarques sont pleinement justifiées. — Les caractères qui ont été publiés depuis avaient été pris dans différents genres d'inscriptions, et présentaient une diversité qui pouvait égarer le Dr Hyde et ceux qui ne voyaient pas les monuments. — Enfin l'inscription de Kœmpfer

appartient au troisième système : c'est l'inscription K de Niebuhr et la complication des caractères de ce système ne laissait aucune prise alors pour asseoir les recherches sur une base sérieuse. Au point où Niebuhr en était arrivé, les observations allaient prendre une autre direction; ainsi on ne tarda pas à remarquer que ces trois systèmes se trouvaient répétés partout où on relevait des inscriptions, — que l'ordre dans lequel elles se présentaient n'était pas indifférent, — et que cet ordre était constamment le même. — Lorsque les trois tablettes sont sur la même ligne, le texte le plus simple est à droite; puis un autre se présente un peu plus compliqué; enfin, à l'extrême gauche, apparaît le plus compliqué. Si les inscriptions se développent en hauteur, le système le moins compliqué est au sommet, le plus compliqué à la partie inférieure ; pour n'avoir plus à revenir sur ce point qui naturellement n'a pas été dès l'origine considéré par tout le monde comme constant, on retrouva encore ces trois genres d'inscriptions autour des fenêtres des palais de

Persépolis dans les inscriptions dont Chardin avait précisément donné la copie.

Ouseley enregistra définitivement ce fait [1], en relevant avec beaucoup de soin ces mêmes inscriptions; il y retrouva les trois genres d'écriture que Niebuhr avait constatés, et rectifia ainsi ce qu'il y avait d'erroné dans la conjecture de Chardin, qui avait voulu lire de haut en bas ces inscriptions, sans songer à les développer, pour ainsi dire, comme la légende

d'une médaille. En effet, quand les inscriptions ont cette disposition, ainsi que Rich le

1 Ouseley, *Travels in various countries of the East more particulary Persia*. Vol. II, pl. XLI, fig. 21.

fait remarquer [1], le style le moins compliqué est toujours au sommet, le plus compliqué à droite, l'intermédiaire à gauche. Si nous redressons maintenant l'inscription de Chardin pour lui donner le véritable sens qu'elle doit avoir, nous retrouvons alors les trois genres d'écriture signalés dans les autres inscriptions et les mots que nous avions pris pour exemple (*supra*, page 61) se lisent comme nous l'avons figuré ci-dessus. Ces inscriptions étant ainsi redressées, rien ne s'oppose à ce que, généralisant les observations antérieures à Chardin même, nous ne puissions déjà avoir la certitude que toutes ces écritures doivent se lire dans le même sens. Les signes reprennent leur position véritable, et n'ont plus rien dans leurs éléments qui contrarie la direction constante des pointes de flèches. Avant d'en arriver à ce résultat, toutes les combinaisons devaient être épuisées.

1 RICH. *Journey to Persepolis*, p. 251. Edit. de Londres 1829, When an inscription is round a door or a window, the first species is on the top, the second on left hand running up, the third on the right running down. I speak as looking at the door.

Wahl [1], en 1784, avait annoncé qu'il s'était occupé *avec succès* de l'étude des anciens caractères de Persépolis, et qu'il espérait pouvoir pousser ses découvertes plus loin. Il n'a point, il est vrai, fait part au public de ses recherches; mais, quant au sens de l'écriture, il va tout concilier, ceux qui veulent qu'elle se lise de *droite à gauche* et ceux qui veulent qu'elle se lise de *gauche à droite*. Il déclare que la direction de cette écriture n'est pas uniforme, et qu'elle présente la marche nommée par les Grecs Βουστροφηδόν [2].

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y eut point place à de nouvelles hypothèses, et qu'elles n'eussent point été émises ni discutées : rien n'est fertile en erreurs comme une première erreur. Du reste, si Chardin avait pu se tromper en présence des monuments qui semblaient par eux-mêmes limiter les hypo-

1 *Allgemeine Geschichte der Morgenlandischen Sprachen und Literatur.* Leipzig, 1784

2 En revenant comme les bœufs qui labourent, c'est-à-dire en écrivant de droite à gauche, puis de gauche à droite, et ainsi de suite alternativement.

thèses probables, le nombre en devenait plus grand lorsqu'on se trouvait en présence d'un fragment, ou du dessin d'une inscription nouvelle dont les caractères, bien que formés avec les mêmes éléments radicaux, semblaient ne se rapporter à aucun des spécimens que les murs de Persépolis pouvaient offrir. Dans tous les cas les lignes d'écriture étaient bien séparées par des traits, mais rien n'indiquait la position primitive de l'objet. C'étaient des briques exhumées des ruines de Babylone et des cylindres gravés dont on possédait déjà quelques rares échantillons.

La Croze [1], admettant l'hypothèse de Chardin, qui pensait que cette écriture pouvait se lire de haut en bas, avança que ces caractères devaient avoir un certain rapport avec l'écriture des Chinois; mais il n'y avait rien de sérieux dans cette supposition, qui, comme toutes celles que nous avons indiquées, ne pouvait plus se reproduire utilement. Cependant, pour les épuiser, on soutint même que cette écri-

1 *Thesaur. Epistol. Lacrozian.*, t. III, p. 83.

ture se lisait non seulement de haut en bas, mais encore de bas en haut [1].

Différentes écritures semblaient encore avoir une analogie plus ou moins grande avec les signes qui nous occupent. « Beaucoup de caractères runiques, dit Vallancey [2], paraissaient avoir été formés des mêmes éléments, et on a été frappé de la ressemblance des caractères de Persépolis et des caractères de l'ancien Ogham. » Mais cette ressemblance qui fut également remarquée par William Jones [3] était purement fortuite; aujourd'hui ce point est parfaitement établi. Nous verrons plus tard que la forme du clou ou du coin n'est que le résultat de l'instrument qui a tracé les caractères, et ne peut servir d'indice pour établir un système de lecture basé sur les rapports qu'une langue ainsi écrite pourrait avoir avec tout autre idiome dont les lettres au-

1 Voyez sur ces différentes hypothèses l'article de Hager dans le *Monthly Magazine*, vol. XXII, p. 2.

2 *A Grammar of the Iberno-Celtic or Irish language*, by Major Charles Vallancey. Dublin, M.DCC.LXXIII. In-4o.

3 *The works of sir William Jones*. London, 1807, vol. III, p. 123.

raient avec celles qui nous occupent des ressemblances plus ou moins éloignées.

Cependant, en attendant ces éclaircissements, on se demandait encore si .ces caractères, quelle que soit la langue exprimée, représentaient des lettres comme les alphabets ordinaires, ainsi que l'avait pensé Liebnitz[1], des syllabes comme le Dévanagari, ou des hiéroglyphes plus ou moins altérés qui tiendraient le milieu entre les caractères des Egyptiens et ceux des Chinois ? Enfin on n'abandonnait pas complétement la pensée que cette écriture pouvait représenter des signes talismaniques, ou au moins la transcription de secrets sacerdotaux dont les prêtres seuls auraient eu la clef et que le vulgaire n'aurait pu comprendre. Il fallait donc faire de nouveaux efforts, et les textes qui arrivaient en Europe étaient loin d'apporter des moyens de solution à ces questions; ces textes semblaient ne se

1 Exstant antiquæ litteræ in ruinis Persepolitanis, quæ non hieroglyphæ esse, sed alphabetum aliquod constituere videntur LIEBNITZ, *Opera omnia.* édit. Dutens, t. VI, I part., p. 402. — Voyez aussi : HAGER *supra,* loc. cit.

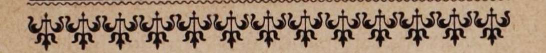
produire, avec des formes et des combinaisons différentes de l'élément radical, que pour égarer les recherches qu'il était important de concentrer sur les inscriptions de Persépolis.

Toutes les hypothèses sur le sens de l'écriture ont donc été formulées, examinées, discutées. Il est constant qu'on n'a pu faire de nouveaux progrès qu'en suivant la direction qui avait été indiquée par Niebuhr.

Cependant le savant danois supposa d'abord que ces trois inscriptions représentaieut non seulement le même texte et la même langue, mais encore qu'elles étaient écrites avec trois alphabets différents. C'était une erreur; toutefois, sous l'impression de cette idée, il concentra naturellement ses recherches sur le système le plus simple, et dressa une table des différentes combinaisons que les éléments de l'écriture formaient dans ce premier système. Il s'assura, ainsi que nous l'avons dit, que ce nombre ne dépassait pas quarante-deux. Il pouvait y avoir sans doute dans cette liste quelques erreurs de transcription.

Certains caractères indécis sur les monuments que Niebuhr avait copiés ont été rectifiés par la suite; mais, dans tous les cas, il a été reconnu que ces caractères représentaient non seulement les combinaisons des inscriptions sur lesquelles Niebuhr les avait étudiés, mais encore celles que l'on retrouva plus tard sur des monuments analogues plus étendus.





IV

LA LECTURE

Niebuhr venait donc de faire faire un pas immense à l'étude de cette écriture. Il parut démontré qu'il fallait s'attaquer au système le plus simple pour aller plus loin. Les quarante-deux caractères pouvaient bien, après tout, représenter les lettres d'un alphabet ; mais quel était cet alphabet ? quelle était cette langue ? Or si cette langue avait pu être connue d'avance, il ne serait plus resté qu'un travail facile pour substituer un alphabet à un autre ; à cette époque, non seulement elle était complètement ignorée, mais encore les dialectes qui s'en rapprochaient le plus n'étaient pas assez connus pour être pris comme base de travaux sérieux. La lumière ne pouvait venir que de quelques-unes de ces mystérieuses intuitions qui illuminent de temps à

autre les hommes de génie dans leurs découvertes.

Tychsen de Rostok ajouta, le premier, une remarque importante aux observations de Niebuhr [1] : il comprit que le clou en diagonale qui apparaissait dans le texte de la première espèce pouvait servir à séparer les mots; les caractères compris entre deux de ces signes ne dépassant jamais le nombre dix. Ces groupes pouvaient donc former des mots, et les caractères qui les composaient, représenter des lettres.

Münter, évêque de Seeland, adopta et confirma cette observation qui établissait déjà une présomption de ressemblance entre cette écriture et le Zend des livres de Zoroastre; il suivit ces données. L'*Essai* de Münter parut d'abord en danois dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Copenhague; il fut traduit en allemand [2], et S. de Sacy en donna

1 Tychsen, *Lucubratio de Cuneatis Inscriptionibus Persepolitanis*. Rostok, 1798.

2 *Versuch über die keilförmigen inschriften zu Persepolis* von Dr Friederich Münter ; mit Kupfern. Kopenhagen 1802.

une analyse dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, en 1803. Voici, en résumé, le résultat des recherches de Münter : — il s'explique d'abord sur les différentes sortes d'écritures cunéiformes, telles que Niebuhr les a constatées, et estime que la première espèce est *alphabétique*, la seconde *syllabique* et la troisième *monogrammatique*. Nous n'examinerons point les raisons qu'il apporta à l'appui de son opinion sur les deux derniers systèmes, — quant à présent du moins, — pour concentrer de plus en plus notre attention sur le premier.

« Deux moyens, dit-il, peuvent-être employés pour tenter le déchiffrement. Le premier, commun à toute écriture alphabétique, est de tâcher de distinguer les figures qui expriment les voyelles de celles qui expriment les consonnes, et de parvenir ainsi à obtenir la valeur de quelques lettres dont la découverte peut faire deviner un petit nombre de mots. Le second est de comparer les caractères de l'écriture inconnue avec d'autres alphabets connus qui puissent offrir quelques analogies. »

Les alphabets zend et pelhvi sont ici les principaux que Münter a consultés ; cependant il y a joint les alphabets arménien et géorgien. Parmi les lettres des inscriptions, il en signale trois que leur retour fréquent lui fait considérer comme des voyelles, et elles reviennent assez souvent pour qu'il en tire l'induction d'une grande conformité entre la langue de ces inscriptions et le Zend, dont le principal caractère est d'exprimer toutes les voyelles et même d'en être surchargé outre mesure.

Münter va plus loin : il se hasarde à déterminer la valeur de ces trois voyelles, en partie d'après l'analogie qu'il croit observer entre leurs formes et celles de certaines lettres des alphabets qui lui servent de pièces de comparaison, et en partie d'après la prédilection de la langue zende pour certains sons.

Il est convaincu que cette écriture se lit de gauche à droite, et que les mots sont séparés par un signe de ponctuation qui n'est autre que le clou diagonal signalé par Tychsen ; enfin il fait remarquer que non seulement on trouve entre ces clous en

diagonale la répétition des mêmes groupes, mais encore que ces groupes se reproduisent avec des variations dans les terminaisons qui semblent indiquer les flexions grammaticales. C'est dans ces terminaisons qu'il cherche à découvrir la valeur de certains caractères, en leur appliquant les différentes flexions grammaticales des langues plus ou moins rapprochées de celle que l'on supposait écrite avec ces caractères. Münter a essayé l'application de ces principes, signe par signe, sur les inscriptions qu'il avait à sa disposition; il en est résulté un tableau dans lequel il a cru pouvoir faire figurer la valeur de *douze* caractères. Quelque téméraire que soit cè premier essai, il est facile de comprendre que Münter a cherché à enlever aux valeurs qu'il attribue à certains signes toute application arbitraire. Son travail est sérieux; nous devons donc noter ici ce que les travaux ultérieurs ont confirmé.

Parmi les six caractères que Münter regarde comme des voyelles, il ne s'est pas trompé sur la valeur de l'A, sauf peut-être la quantité. Il a confondu l'O et l'I comme on l'a fait, du

reste, longtemps encore après lui. Ces trois caractères toutefois sont des voyelles ; les autres sont des consonnes. Parmi les six consonnes qu'il a désignées, la valeur du B fut la seule heureuse, bien que les autres caractères fussent également des consonnes. Münter avait donc déchiffré deux lettres de cette antique écriture (l'A et le B); mais, à cette époque, nul n'avait encore le droit de considérer ces valeurs comme définitives, ou les autres comme erronées. Comment, en effet, arriver à les contrôler, bien qu'il fut prouvé désormais que ces signes étaient les *éléments* d'une langue ?

Au milieu des difficultés inouïes que présentait un travail de cette nature, les plus graves, les plus sérieuses ne vinrent pas toujours du sujet lui-même. Tandis qu'à l'origine des découvertes, il s'est trouvé des hommes patients et modestes qui consacrèrent leurs réflexions les plus mûries et toutes les lumières de leur savoir à faire avancer la science, il s'en est rencontré d'autres qui sem-

blent n'avoir porté leur attention sur ces matières que pour obscurcir la voie ouverte par les premières données et retarder les découvertes naissantes. On peut être sévère pour Hyde; un homme de son mérite devait avoir le courage d'avouer son incompétence sur des points que tout le monde ignorait alors. — Il faut être indulgent pour Chardin; car ceux qui, comme lui, se trompent de bonne foi, servent quelquefois la science à leur insu, et puis il est si facile de s'égarer sur des terres inexplorées ! — Enfin, on peut passer sous silence le nom de celui qui ne voyait dans ces inscriptions que le travail fortuit de vers rongeurs qui auraient attaqué la pierre; — mais que dire de ceux qui, spéculant sur la nouveauté des découvertes, inventèrent des fables pour s'attribuer un mérite mensonger ? Avant d'aller plus loin, nous croyons donc être obligé de faire justice des prétendues traductions de Lichtenstein. Ses travaux ne s'appuient sur aucune observation antérieure, et n'ont conduit à aucune découverte; mais nous les relevons ici pour montrer qu'il est désormais plus facile de se

tromper soi-même que de se laisser égarer par autrui [1].

Lichtenstein aborde ces textes sans autre préambule que des plaisanteries à l'adresse de ceux qui douteraient de ses procédés ou qui ont été assez aveugles pour n'avoir pu découvrir avant lui quelque chose d'aussi simple. Ces distinctions en trois écritures, en trois langues, sont insignifiantes ; c'est toujours le même alphabet, plus ou moins orné, et le caractère le plus compliqué est précisément selon lui le plus facile à traduire et à comprendre. Dans le mois d'août 1801, le Dr Hager avait publié l'inscription d'une brique de Babylone ; mais il s'était abstenu de tout essai de lecture. Lichtenstein ne voit aucune difficulté dans ce texte : il fixe d'abord l'âge de ces briques au VIIe ou VIIIe siècle de notre ère, et la vue seule des caractères lui révèle que c'est de l'an-

1 Les principaux résultats des premiers essais de Lichtenstein ont paru dans le *Braunschweigisches Magazin* en 1800. On peut voir surtout son essai intitulé *Tentamen Paleographiæ assyrio-persicæ Auctore* D. Anton. August Henric. Lichtenstein. — Helmestadii, ex off. Acad. C. G. Fleckeisen. Anno MDCCCIII.

cien Arabe, des caractères connus sous le nom de *coufiques*, qui dérivent de l'écriture syriaque nommée *estranghelo*, et qui se retrouvent encore, avec un peu d'altération, dans le caractère des Arabes d'Afrique et surtout de ceux de l'empire du Maroc. Il lit sur-le-champ cette inscription qui lui paraît former une sentence tirée ou imitée du *Koran* et il en donne ainsi la traduction : « Nous bâtissons sur toi (c'est « à-dire nous mettons notre confiance en toi); « car c'est toi qui nous as tous créés, ô Dieu « le très-saint, le très-véridique; sois-nous favorable; car sur toi repose la sécurité; restaure-nous, nourris-nous; car c'est toi qui « nous as tous crées. »

Lichtenstein ne donne pas la transcription arabe sur laquelle il s'appuie; il avertit seulement qu'il lit de *droite à gauche*, et sa méthode lui paraît tellement simple qu'il s'étonne beaucoup que Hager ne l'ait pas trouvée avant lui, en dessinant sa brique ; car la ressemblance des caractères saute aux yeux : « mais, ajoute Lichtenstein, il (Hager) s'était mis dans la tête que ces briques avaient été faites et gravées

par l'ordre de Bélus et de Sémiramis et il ne pouvait lui venir en pensée d'y lire, en prenant pour guide la simple analogie du caractère coufique, de pieuses sentences d'un dévot musulman. »

La longue inscription qui recouvre le Caillou de Michaux, dont nous nous entretiendrons par la suite, est aussi facile à traduire. Ce n'est qu'un jeu pour Lichtenstein ; il lui suffit de quelques instants pour en faire une traduction complète. « C'est de l'Araméen, du Chal-
« daïque, qui renferme un discours que le
« prêtre du temple du Dieu de la mort adresse
« aux femmes revêtues d'habits de deuil et
« assemblées, au jour de la Commémoration
« de toutes les âmes, auprès des tombeaux de
« leurs parents défunts pour s'y livrer aux
« transports de leur douleur. » Puis il donne, pour la traduction d'un texte dont il ne lit pas le premier mot, la plus incroyable harangue que l'on puisse inventer, afin de la mettre en harmonie avec un pareil préambule.

Lichtenstein applique enfin son système aux inscriptions de Persépolis, et particulièrement

aux inscriptions de la pl. XXIV de Niebuhr que nous avons reproduite page 75. On sait aujourd'hui ce que ces inscriptions renferment; il les lit encore *de droite à gauche* et les traduit ainsi : « Le roi, le prince souverain de tous « les princes, le seigneur Saleh, Jinghis, fils « d'Armérib, gouverneur général pour l'em- « pereur de la Chine Orkhan-Saheb. »

Nous verrons plus tard quelle est la lecture véritable de tous ces textes à laquelle on n'est arrivé qu'à la suite des plus pénibles efforts; mais alors Lichtenstein pouvait impunément jeter à la face du monde savant ce pastiche du *Koran* qu'il fait remonter à Gengis-Khan ou à Tamerlan, parce que personne n'était à même de le contredire.

Le tour était hardi, et Lichtenstein a dû être satisfait de voir qu'un homme de la valeur de S. de Sacy examinait son travail [1], et que l'opinion publique hésitait entre ses rêveries et les travaux les plus consciencieux et les plus opiniâtres qui allaient s'accomplir pour arri-

1 Lettre de M. de Sacy sur les monuments persépolitains (Extrait du *Magasin encyclopédique*, année VIII, t. V, p. 438).

ver à un résultat véritable. L'Europe du XIXe siècle ne devait retrouver la langue des Perses et des Assyriens qu'au prix des dévouements les plus désintéressés; une vie d'homme pour chaque lettre de cet antique alphabet!

Revenons donc aux travaux sérieux qui continuaient de s'accomplir sur ce sujet. Les savants d'Europe ne pouvaient plus ignorer les découvertes de Niebuhr. L'Orient appelait forcément l'attention des philologues : déjà les hiéroglyphes égyptiens ne passaient plus pour des ornements frivoles; on avait fait justice des hypothèses de l'abbé Tandeau, qui renouvelait, à propos de ces images, le système du Dr Hyde sur les écritures cunéiformes[1]. Les recherches philologiques acquéraient chaque jour de plus en plus d'importance. Les ruines de Persépolis, définitivement étudiées dans leur ensemble, dans leurs détails, étaient considérées comme celles des

1 Voyez la *Dissertation sur les hiéroglyphes* de l'abbé Tandeau. Paris, 1762. In-12. — Voyez aussi le *Journal des Savants* du mois de mai de la même année.

palais construits par les rois Achéménides, et on ne doutait pas que les inscriptions qui en recouvraient les murs n'appartinssent à l'époque de leur construction; l'archéologie regardait ces points comme constants, et c'était sur ces données qu'il fallait désormais établir les recherches. L'indécision du Comte de Caylus avait été tranchée par S. de Sacy : il venait de lire sur ces ruines les inscriptions pehlvies que les rois sassanides y avaient tracées, en effleurant le marbre, à côté des caractères profondément gravés par leurs prédécesseurs [1].

Le moment était venu où la lecture des inscriptions qui nous occupent allait faire un pas décisif. Le 4 Septembre 1802, Georges-Frédéric Grotefend [2] exposa devant la Société académique de Göttingue ses premières découvertes [3], précisément dans cette même séance

1 *Mémoires sur diverses Antiquités de la Perse et sur les médailles des Rois de la Dynastie des Sassanides, suivis de l'histoire de cette dynastie.* Traduit du Persan de Mirkhond, Paris, 1793, in-4°.

2 GROTEFEND (Georges-Frédéric), né à Münden (Hanovre), 9 juin 1775, mort à Hanovre le 15 décembre 1853.

3 *Prœvia de cuneatis quas vocant inscriptionibus Persepolitanis*

où Heyne rendait compte des premiers travaux sur les hiéroglyphes égyptiens.

Les observations de Grotefend procèdent d'un principe tout autre que celui qui avait servi de point de départ à Tychsen et à Münter. Grotefend était peu versé dans la connaissance des langues orientales, et les procédés philologiques dont ses prédécesseurs avaient développé toute la puissance ne lui furent que d'un faible secours. Il aborda les inscriptions de Persépolis à l'aide de l'archéologie et de l'histoire, et y trouva des données suffisantes pour résoudre cet intéressant problème. Il arriva ainsi à formuler une traduction consacrée par le temps, en un mot, à lire ce qui était resté indéchiffrable jusqu'alors. Voici, du reste, les moyens qui l'ont conduit à ce résultat.

Les inscriptions de Persépolis, ainsi que nous l'avons dit, offrent des groupes qui présentent trois systèmes d'écriture. Grotefend

legendis et explicandis relatio. Tychsen rendit compte de ce Mémoire dans le 149e numéro des *Annales littéraires de Göttingue*, à la date du 18 septembre 1802. — Voyez aussi le *Magasin Encyclopédique* de MILLIN, VIIIe année.

admit que chaque inscription dans ces groupes respectifs était transcrite, non-seulement dans un alphabet différent, mais encore dans une langue différente, et que si l'on connaissait le sens de l'une, on connaîtrait par cela même le sens des deux autres qui devaient lui correspondre. Il posa ainsi le premier l'hypothèse d'*inscriptions trilingues* et distingua provisoirement ces trois systèmes par une désignation générale, suivant le degré de complication des caractères, du plus simple au plus composé, le *premier*, le *deuxième*, le *troisième,* et prit le premier système comme base de ses recherches. Il regarda d'abord comme constant le fait observé par Tychsen et Münter, à savoir que dans le premier système les mots sont séparés par un clou en diagonale ; enfin, guidé par l'analogie des inscriptions sassanides que S. de Sacy avait traduites, il supposa que le mot que Tychsen et Münter avaient déjà signalé comme devant exprimer le titre royal, le contenait réellement. Ce mot est composé de sept caractères et apparaît çà et là dans le courant du texte, et de plus il est répété deux fois consécutives

après les premiers mots dans la plupart de toutes les inscriptions.

La seconde fois il est suivi d'une terminaison qui pouvait être considérée comme celle d'un génitif pluriel dont il restait à déterminer l'articulation :

Il en conclut que ces deux mots devaient représenter la qualification iranienne qui nous a été transmise d'âge en âge, et que l'on retrouve encore dans la forme moderne, sauf à donner ultérieurement une valeur phonétique à chacun des caractères qui la composent.

D'un autre côté, la traduction récente des inscriptions sassanides semblait révéler l'existence d'antiques formules dont on pouvait soupçonner la reproduction dans les inscriptions de Persépolis. Sous l'influence de cette

idée, en comparant dans les planches de Niebuhr deux inscriptions qui lui parurent représenter deux de ces formules, il y constata cependant une différence ; l'une, en effet, commence par un groupe que nous nommons X, et qui s'écrit ainsi :

l'autre, par un groupe que nous appellerons D, et qui s'écrit :

Or, dans le courant de la seconde inscription, on voit un groupe que nous nommerons H, ainsi figuré :

précisément à la même place où la première inscription montre le groupe D, qui commence la seconde. Grotefend induisit de ces remarques que les deux séries de groupes que nous

venons de désigner sous les lettres X, D, H, figuraient des noms propres et, en outre, qu'il y avait dans ces noms un certain ordre de filiation. Il soupçonna que le groupe noté H désignait le *père* du groupe noté D, et que D était le *père* de X; enfin il constata que le groupe H n'était pas suivi du mot *roi*. Le groupe H était donc le nom d'un prince qui n'avait pas régné; et dès-lors il était probable que D, *fils* de H, était le fondateur d'une dynastie? — Le problème à résoudre se trouvait posé, pour ainsi dire, mathématiquement pour la première inscription de la manière suivante :

X, *roi des rois*, *fils de* D, *roi*, *etc.*

et, pour la deuxième :

D, *roi des rois*, *fils de* H, ... *etc.*

Il fallait d'abord trouver les noms propres qui pouvaient satisfaire aux données du problème. La date des monuments était certaine; il était démontré, avons-nous dit, qu'ils étaient construits par les rois achéménides : on devait chercher parmi ces princes les noms de ceux qui pouvaient convenir. Or, comme fondateurs de

dynastie, il y avait Cyrus et Darius ? Cyrus n'était pas admissible : le groupe qui l'aurait représenté paraissait trop long ; d'un autre côté, on sait que Cyrus a eu pour père et pour fils deux personnages du même nom ; il eût donc fallu que les groupes H et C eussent été semblables. Restait pour le groupe D le nom de Darius, qui satisfaisait admirablement à toutes les exigences historiques, puisqu'il donnait pour la première inscription :

Xerxès, roi des rois, fils de Darius, roi, etc.

et pour la seconde :

Darius, roi des rois, fils de Hystaspe, etc.

Mais ce n'était pas tout ; il fallait encore chercher la transcription de ces noms dans leur forme originelle. En consultant l'hébreu[1] דריוש et le grec Δαρεῖος, que les Perses, au dire de Strabon, prononçaient Δαριαύης[2]. Grotefend épela le groupe de la manière suivante (p. 108).

Des études ultérieures établirent qu'il ne

1 Voyez Gesenius, *Lexic. hebr.*, p. 256, 3e édition.
2 Strabon, *Geogr.*, lib. XVI, *in fine*.

s'était trompé que sur le signe qu'il lisait H et qui représentait Y.

D A R H E U SCH

Pour déchiffrer le nom de Xerxès, Grotefend se souvint du grec Ξερξης, dont toutes les lettres se trouvaient en rapport avec le groupe à déchiffrer; dans ce groupe, il n'y avait d'inconnu que le premier signe auquel il donna la valeur de l'aspirée *Kh*.

KH SH A R SCH A.

D'après cette première lecture, il n'y avait encore de mal lu que le même signe. Les travaux ultérieurs ont établi que ce nom était identique à la transcription hébraïque אחשורוש dont on a formé le grec Ἀσσουέρος et le latin *Ahasverus*. C'est ainsi que les inscriptions achéménides ont permis de reconnaître le véritable nom du roi des Perses, mentionné au livre

d'*Esther* que l'on avait confondu pendant longtemps avec Artaxerxès, à cause sans doute du א prosthétique [1].

Enfin, pour expliquer le troisième groupe, dans lequel Grotefend voyait le nom d'*Hystaspe*, père de Darius, il eut recours aux Livres zends qui donnaient le nom de *Vitaspa* à un personnage célèbre auquel les Persans modernes ont conservé le nom de *Gustasp*, et que l'on assimilait au père de Darius. Quelque erronée que fût cette assimilation, la ressemblance nominale n'en subsistait pas moins et apporta pour le groupe C la transcription suivante :

G O SCH T A S P.

Les deux inscriptions devaient donc être lues, la première :

Khscharscha, roi des rois, fils de Darheusch, etc.

1 Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, etc., p. 268.

Le mot *roi* se trouvait être un génitif pluriel pour répondre à cette formule *roi des rois;* Grotefend avait pour l'inflexion grammaticale quatre caractères, et consultant les inflexions du Zend autant qu'on pouvait les connaître alors par les ouvrages d'Anquetil Duperron, il lisait l'inflexion *êtschâo*. Nous verrons plus tard comment cette importante lecture s'est trouvée rectifiée. — La seconde inscription donnait :

Darheusch, roi des rois, fils de Goschtasp, etc.

Par cet exposé, on peut voir que le procédé de Grotefend est indépendant des observations philologiques de ses prédécesseurs. Tandis que Tychsen et Münter avaient usé leur science pour asseoir la valeur de quelques lettres douteuses, Grotefend parvint à lire d'un seul coup une phrase tout entière [1]. Quoi qu'il en soit, les mots qu'elle contenait ne donnaient que *douze lettres* et des groupes inarticulés qui pouvaient signifier *fils* et *roi*. Il fallait cependant aller plus loin.

1 Grotefend avait choisi pour objet de ses recherches les deux petites inscriptions de Niebuhr B et G.

Au milieu de toutes ces inscriptions et de tous ces bas-reliefs plane une figure ailée, c'est la figure d'Ormuzd. Ce fait est constant aujourd'hui, et pourtant cette figure a été prise pendant long-temps pour le *Férouër du roi*. Les Férouërs, dans la religion des anciens Perses, sont à la fois des divinités inférieures, et l'expression la plus parfaite, le type de la force créatrice appliquée à un objet particulier; mais lorsque ces types prennent un corps, c'est celui d'une jeune fille. Les Férouërs sont des génies femelles et leur figure ne saurait se reconnaître dans ces corps virils, ornés d'appendices ornithomorphes qui représentent la Divinité.

Le nom d'Ormuzd (*Auramazdâ ?*) est d'ailleurs écrit sur ces monuments autour de ces symboles; Grotefend le lisait ainsi :

E U R O GH D E.

Il n'y avait de bien déchiffré alors que trois lettres, U R D; la première et la dernière

avaient été découvertes par Münter; Grotefend traduisit ce mot par *Oromasdis cultor*. Il identifiait ainsi seulement la première partie de ce nom avec le Zend d'Anquetil *éhoré*, et en le traduisant, sans chercher à le lire, il s'enleva le moyen de reconnaître la terminaison *mazda* qui ne fut découverte que longtemps après. Nous suivrons, du reste, les différents progrès qui ont abouti à la lecture de ce mot dont le sens a été compris bien avant que l'articulation phonétique en ait été déterminée.

Il y avait quelque chose de si heureux et de si effrayant dans l'hypothèse de Grotefend, qu'il eût fallu pour la soutenir avoir tout deviné; et ses travaux ultérieurs, on est obligé de le reconnaître, ne furent pas de nature à engager les savants à le suivre dans ses recherches, malgré les encouragements de S. de Sacy qui le premier rendit hommage à cet heureux hasard, si on ne veut point appeler cela du génie [1]. Grotefend essaya, à l'aide de l'Avesta d'An-

1 La lettre de M. de Sacy est datée du 30 Pluviôse an XI ; elle a paru dans le *Magasin Encyclopédique*. Année VIII, t. V, p. 438.

quetil, de reconstruire l'alphabet tout entier et de lire les inscriptions. Cette entreprise ne réussit pas et ne pouvait réussir, les noms des inscriptions de Persépolis ne renfermant pas l'alphabet d'une manière complète; d'un autre côté, le Zend n'est pas identique au Perse Achéménide, et, de plus, Grotefend ne possédait ni le Zend ni aucune langue iranienne.

Quoi qu'il en soit, on comprenait déjà l'importance de la langue du *Zend-Avesta* pour arriver à ces résultats. Un seul homme alors, Anquetil-Duperron, pouvait apprécier à ce point de vue la découverte de Grotefend ; son approbation ne lui fit pas défaut et ce fut sans réserve qu'il la lui donna. L'intérêt en rejaillit sur ses propres études; on le pressa, en effet, de mettre la dernière main aux travaux qu'il avait commencés sur le Zend, et qui depuis trente ans restaient interrompus. Cette sollicitude tardive fit briller une lueur de courage dans ce savant vieillard; mais elle s'éteignit bientôt avec lui [1]. Ce n'est que trente ans plus tard que

1 Mort d'Anquetil, 1805.

l'œuvre d'Anquetil fut reprise et achevée par Eugène Burnouf, qui livra au monde savant ses magnifiques travaux sur les livres de Zoroastre.

Il est surprenant de voir sur ce point le scepticisme de Volney : il prétendit que tout le système de Grotefend devait s'écrouler, parce qu'il reposait sur une orthographe vicieuse des mots Xerxès et Darius [1]. Sa parole faisait alors autorité dans le monde savant et devait retarder la démonstration scientifique des résultats obtenus par Grotefend ; aussi la solution du problème resta long-temps indécise. Le premier exposé des idées de Grotefend eut lieu en 1802, et ce ne fut qu'en 1824 que son travail réfléchi parut dans l'ouvrage de Heeren sur la politique des anciens peuples [2]. Ce travail ne contient rien de plus que sa première inspiration, si l'on en

1 *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*, t. I, p. 493, dans les Œuvres complètes.

2 *Ideen ueber die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, t. I, 1re part., p. 561, Gott., 1815, et t. I, 2e part., p. 325, édit. 1824.

excepte des remarques plus développées sur les différences que présentent les trois genres d'écriture.

De nouveaux textes étaient arrivés en Europe dans l'intervalle, et jetaient de l'incertitude snr les bases que l'on devait adopter pour appuyer les premiers travaux. Ce n'étaient plus seulement quelques signes sur des briques, sur des pierres gravées qui présentaient de nouvelles combinaisons de l'élément primitif, et qui semblaient annoncer, pour ainsi dire, autant d'alphabets spéciaux que l'on comptait de monuments. Sir Harford Jones venait de découvrir à Babylone une longue inscription dont les caractères cunéiformes avaient une grande ressemblance avec ceux des briques. La Compagnie des Indes la fit graver avec beaucoup de soin et la livra aux observations des savants. Bellino rapporta un cylindre en terre cuite, couvert d'une petite écriture serrée dont le clou était encore l'élément radical, mais qui, au premier aspect, semblait former une nouvelle variété d'écriture. Enfin Ouseley, Ker-Porter, Rich, etc., faisaient connaître non-

seulement tous les textes de Persépolis, mais encore de nouvelles inscriptions, qui, pendant vingt ans, ne provoquèrent que des méditations infructueuses.

Nous ne reviendrons pas sur les autres systèmes d'écriture cunéiforme avant d'avoir achevé d'exposer les progrès des travaux qui ont abouti au déchiffrement du premier système. A partir de Grotefend, l'exactitude des trois divisions des écritures persépolitaines se trouva confirmée et définitivement établie; Rich et les voyageurs qui depuis explorèrent les ruines n'ont pu que rendre hommage à la justesse de ses conjectures. Poursuivons.

Vers 1820, Saint-Martin, profondément versé dans la connaissance des langues orientales, reprit l'œuvre de Grotefend. Il s'attacha particulièrement à soumettre les découvertes de son devancier à l'épreuve des faits et de la langue. Le résultat de son travail fut de constater entre la langue exprimée par les signes et celle du *Zend-Avesta* une assimilation de

plus en plus grande qui toutefois n'allait pas jusqu'à une identité parfaite. Son premier mémoire fut lu le 20 décembre 1822, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [1]. Cependant ses *opinions réfléchies,* celles qu'il regardait comme à l'abri de la critique, ne furent publiées qu'en 1832 dans l'ouvrage de Klaproth sur les écritures des peuples de l'ancien monde [2], au moment même où une mort prématurée l'enleva à la science. *Les opinions réfléchies* de l'illustre savant, il faut bien le reconnaître ici, n'ont pas dépassé, malgré dix ans de veilles, l'inspiration de Grotefend, et toutes ses recherches ne consacrérent que les découvertes de 1802. Toutefois, si Saint-Martin n'a pu dépasser Grotefend, il a étayé les découvertes de son prédécesseur de tout le poids de son savoir, et il demeura dès lors acquis que le sillon était ouvert.

Le Professeur Rask fut plus heureux que

1 Conf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* IIe série, t. XII, 2e partie, p. 223 et suiv. — *Journal asiatique,* t. II, p. 59.

2 Klaproth, *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde,* p. 65, Paris, 1832.

Saint-Martin [1]. Ce n'est pourtant qu'accidentellement qu'il s'occupa de l'écriture de Persépolis. Les livres de Zoroastre intéressaient alors vivement les savants ; dans un article sur l'authenticité de la langue zende [2], Rask eut occasion de critiquer les valeurs attribuées par Grotefend à deux signes mal déchiffrés, critique féconde qui donna naissance à deux lettres nouvelles dont allait s'enrichir l'alphabet persépolitain.

Ces deux lettres n'ont pas été obtenues par les mêmes procédés que ceux qui avaient été employés jusqu'alors. — Chacune de ces premières découvertes appartient en propre à celui qui, le premier, a marqué ce sol antique de son empreinte. — Pour Rask, il n'est plus question de déductions philologiques de la nature de celles que Münter avait tentées en observant isolément les lettres, ni de problèmes historiques à résoudre, comme ceux

1 Rask (Erasme-Chrétien), né à Brendekilde (Fionie) 1787, mort à Copenhague en 1832.

2 *Ueber das Alter und die Echtheit der Zend-Sprache und des Zend-Avesta*, etc. Traduct. all. Berlin, 1826.

qui avaient été si heureusement agités par Grotefend. C'est l'observation des formes grammaticales qui a guidé Rask dans sa découverte. Les deux mots qui contenaient le titre de *roi des rois* devaient nécessairement renfermer une forme grammaticale en rapport avec celles qui caractérisent les idiomes de la grande famille à laquelle on rattachait la langue de Darius. Le Sanscrit et le Zend autorisaient le soupçon d'un génitif pluriel en *anam* bien caractéristique et qui pouvait se retrouver dans la terminaison du second titre royal. Or, en donnant au signe la valeur de N, et au signe la valeur de M, il lut ces deux mots *(Khsâyathiya Khsâyathiyanam)*, avec une forme parfaitement en rapport avec tous les idiômes indo-germaniques, bien que la

KH CH A Y TH I Y

valeur de toutes les lettres ne fût pas alors définitivement déterminée.

En effet, les valeurs déjà acquises par ses

prédécesseurs aux caractères qui composaient ces deux mots donnaient pour le premier, (p. 119), KH CH A Y TH I H, et pour le second,

KH CH A Y TH I H A N A M

Mais ce n'est pas tout : après avoir ainsi obtenu la valeur de ces deux lettres, par *nécessité philologique*, Rask ne tarda pas à en avoir la contre-épreuve dans la nature d'un nom propre encore mal déchiffré que Grotefend avait lu *akhêôtschôsôh* et traduit par *mundi rectoris*. Les lettres M et N y sont juxtaposées, et ont donné la confirmation l'une de l'autre; on le lut ainsi :

HA KH A MA N Y SCH I YA.

C'est le nom patronymique des rois perses *fils d'Achéménès;* le changement de la voyelle longue *â* en *aï* dans la transcription grecque Ἀχαιμένες lui a donné une apparence hellénique qui s'évanouit devant la transcription

véritable conservée par l'écriture cunéiforme. Enfin nous devons encore faire remarquer que le M de Rask se retrouve dans le nom d'Ormuzd.

A U R M D A

Il ne restait donc plus qu'une lettre à découvrir pour que ce nom fût complet.





V

L'INTERPRÉTATION

Nous voici arrivés à un point important. Dans le courant de l'année 1836, trois savants, par des travaux simultanés, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir complété l'alphabet commencé par Münter. Si nous voulions examiner maintenant leurs droits à la priorité, il faudrait non seulement rechercher les moyens dont chacun s'est servi pour arriver à son but, mais encore faire la part de ce qu'ils doivent à leurs devanciers; car leurs moyens reposent sur tout cet entourage qui presse les intelligences à un moment donné, lorsque l'attention, depuis longtemps éveillée sur le même objet, va enfin formuler le résultat des méditations individuelles ou collectives. Cette simultanéité, c'est le produit de l'incubation nécessaire des germes qui doivent éclore à l'heure où les découvertes commencent à perdre leur caractère personnel.

Lorsque Münter vit un A et un B dans ces signes inconnus sur lesquels il fixait sa pensée, son intuition ne tira que d'elle-même sa découverte; aussi resta-t-elle indécise en attendant une confirmation ultérieure. Pareille chose se présenta lorsque Grotefend vit tout d'un coup et en bloc, dans des groupes qu'il désigna, les noms de quelques rois achéménides. Pour rendre sa découverte féconde, il lui fallut la sanction du temps; mais, à mesure que les travaux avancèrent, ils répondirent à une disposition plus générale des esprits, et furent par conséquent plus tôt compris et plus vite acceptés. Voici, du reste, les dates des travaux que l'on vit éclore à ce moment sur des points différents.

En mai 1836, Lassen publiait à Bonn un travail sur les inscriptions cunéiformes, et affectait à chaque caractère une valeur avec laquelle il pouvait lire et comprendre les textes de la première colonne qu'il avait sous les yeux[1].

1 *Die Altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis. Entzifferung des Alphabets und Erklärung des Inhalts.* Bonn, mai 1836.

En juin 1836, Burnouf donnait son Mémoire sur les inscriptions de Hamadan [1], et attribuait également à chaque lettre une valeur qui lui permettait de faire l'application de son alphabet à tous les textes jusqu'alors connus.

A la même époque, Sir Henry Rawlinson [2] était en Perse; dès 1835, il avait entrepris des études sur les inscriptions cunéiformes, et, par des procédés analogues à ceux que Grotefend avait employés, il se trouvait en 1836 assez avancé pour avoir formé un alphabet complet, indépendant des alphabets de l'Europe.

Reprenons maintenant l'analyse de ces différents travaux. Les recherches de Lassen ont pour objet la traduction des inscriptions de Xerxès et de Darius publiées par Niebuhr. Le point de départ de sa traduction se trouve naturellement dans les noms propres que l'on avait déchiffrés avant lui, et qui donnaient un

1 *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan.* Paris, juin 1836.

2 *The persian cuneiform inscriptions at Behistun deciphered and translated; with a Memoir on persian cnneiform inscription in general and on that of Behistun in particular.*

certain nombre de lettres dont il fit l'application aux textes connus, en cherchant à déterminer de nouvelles lettres par suite de l'influence des flexions grammaticales que les mots devaient nécessairement représenter. Il composa ainsi un alphabet qui lui permit de lire deux inscriptions de vingt-cinq lignes chacune, et d'en déterminer le sens général. Beaucoup de ces valeurs ont été confirmées par l'application qu'on a pu en faire aux nouveaux textes que l'on soumit ultérieurement à l'analyse. Cependant Lassen a été violemment attaqué en Allemagne ; on lui a contesté l'originalité de ses découvertes. Il n'a jamais répondu à ces attaques, mais a poursuivi son œuvre en corrigeant ses premières lectures et en les appuyant dans ses écrits ultérieurs de tous les documents qui pouvaient démontrer la personnalité de ses recherches [1]. Certaines lettres lui appartiennent évidemment en

1 Voyez dans le journal intitulé *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI, les derniers travaux de Lassen sur l'écriture cunéiforme et l'article Persépolis dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Grüber

propre ; le 𐎺 était encore lu G par Burnouf lorsque Lassen lui assigna la valeur de V ; mais il est inutile de multiplier les citations de cette nature qui ressortent de la comparaison des alphabets que chacun de ces savants a pu établir.

Voici maintenant la méthode de Burnouf [1] : il prend pour sujet de traduction deux inscriptions copiées par Schulz sur les rochers de Hamadân, et qui reproduisent le même texte que les inscriptions relevées par Niebuhr et Le Bruyn sur les murs de Persépolis. La comparaison de ce texte avec les copies antérieures a suffi pour que Burnouf fixât toutes les incertitudes que des erreurs de transcription auraient pu produire. Lorsque la forme des signes fut ainsi bien définie, il appliqua à chacun d'eux le procédé suivant [2] : « Il ne peut, dit-il, exister qu'un seul procédé scientifique pour la détermination d'un signe inconnu : il faut réunir tous les mots où il se trouve, les comparer

1 *Mémoire sur deux Inscriptions*, passim.
2 *Mémoire sur deux Inscriptions*, p. 23.

entre eux, et essayer d'appliquer au signe qu'on ne connaît pas les valeurs de l'alphabet pour lesquelles on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. Si le déchiffrement de l'alphabet est commencé, s'il repose sur quelques bases certaines, l'examen des diverses positions du signe dont on cherche le sens devra en donner la valeur. »

Or Burnouf a ainsi analysé les quarante-deux signes de Niebuhr, et a étudié les combinaisons que chaque caractère peut produire dans chaque mot. C'est ce travail de patience qui lui a fait rejeter quelques-unes des valeurs de ses devanciers pour en adopter d'autres qui lui parurent plus rigoureuses. Par exemple, il remarqua que le signe que Grotefend lisait V et que Saint-Martin lisait R se trouvait dans seize mots, dans les inscriptions qu'il avait sous les yeux. Dans ces seize mots, les valeurs qui étaient attribuées par Grotefend et Saint-Martin donnaient des noms dont la physionomie iranienne n'offrait rien de séduisant. Si, au contraire, on accordait à ce caractère la valeur de B,

alors ces mots prenaient un tout autre aspect; leur structure devenait très-satisfaisante, et, de plus, l'un d'eux qu'on lisait *Vakhtris* ou *Bakhtris*, recevait par cette nouvelle valeur une forme *Bakhtris* dans laquelle il était facile de reconnaître l'antique *Bactra* ou la *Bactriane*. Burnouf fut ainsi sur la voie de l'énumération des satrapies créées par Darius, et il ne tarda pas à se trouver devant une série de noms propres dont les caractères devaient se contrôler les uns par les autres, et qui lui permirent de compléter son alphabet [1].

Cette découverte est bien propre à Burnouf, et on comprend tout le parti que put en tirer l'auteur du Commentaire sur le *Yaçna*.

Nous ne terminerons pas toutefois ce qui a trait à ses travaux sans nous arrêter sur un nom, que le signe [cuneiform sign] qu'il lut Z, comme

1 Ici il est bien nécessaire d'établir un fait, c'est que Lassen et Burnouf étaient depuis longtemps en correspondance assidue, et on a entendu raconter à Burnouf lui-même que, pendant qu'il s'occupait de la rédaction de son savant mémoire, il écrivit un jour à Lassen une lettre qu'il avait signée en caractères cunéiformes. Il donnait ainsi à son illustre émule, avec la première lettre de son nom, la première lettre de celui de la Bactriane.

Lassen, lui permit de compléter, et qui donna définitivement en ancien Perse le nom d'*Ormuzd* qu'on put lire désormais :

A U R M Z D A

En résumé, ce nom se compose de sept caractères représentant six valeurs différentes : la première lettre (A), qui est aussi la dernière, a été déterminée par Münter ; trois autres (U, D, R) ont été déterminées par Grotefend ; une (M), par Rask ; enfin une (Z), par Lassen et Burnouf.

Ce nom, qui a coûté tant de peine à lire, a suggéré une remarque importante : l'orthographe cunéiforme n'est pas en rapport avec celle des textes zends. En effet, les deux inscriptions analysées par Burnouf font usage de ce mot sans l'accompagner d'aucune désinence ; de plus, elles omettent deux fois la voyelle A et une fois l'aspirée H. Il s'ensuit que cette voyelle ainsi que l'aspiration ou n'existaient pas dans ce mot, ou ont été

supprimées? « Or comme ces lettres sont étymologiquement nécessaires dans le mot *ahura mazda*, je crois, dit Burnouf [1], pouvoir avancer que si elles manquent dans le *âurmzdâ* de nos inscriptions, c'est par suite d'une suppression et non en vertu de l'application d'une régle étymologique. — Nous admettons donc que le *âurmzdâ* de l'inscription de Darius a dû être primitivement *ahura mazda*, et que si ce titre a perdu trois de ses lettres, c'est sous l'influence d'une cause étrangère à la laquelle il appartient par son origine. Cette cause me paraît ne pouvoir être autre que l'écriture. C'est parce que le systéme d'écriture qui a été appliqué à la gravure de ces inscriptions n'était pas, quant à la représentation des voyelles, aussi rigoureux que le systéme des écritures zende et sanscrite, qu'une voyelle d'une prononciation trés-bréve a pu disparaître de ce mot; et, quant à la suppression de l'aspirée, lettre nécessaire dans *ahura*, on comprend également qu'une écriture qui considérait chaque voyelle comme

1 *Mémoire sur deux Inscriptions cunéiformes*, p. 41 et suiv.

essentiellement accompagnée d'une aspiration faible, pouvait se passer de l'exprimer dans la transcription de ce mot. Il y a donc un désaccord évident entre la langue de nos inscriptions et le caractère à l'aide duquel elles sont écrites; ce désaccord se remarque non-seulement dans les noms propres, mais encore dans un assez grand nombre de termes. »

Après les travaux de Lassen et de Burnouf la langue des inscriptions pouvait être considérée comme connue avec certitude; le déchiffrement était terminé, et le travail d'interprétation reposait sur une base sérieuse. Les matériaux linguistiques étaient cependant appréciés en eux-mêmes peu considérables; de plus, ils se trouvaient encore diminués par les qualifications et les formules sans cesse reproduites identiquement dans les inscriptions. Les lois de la langue, pas plus que la valeur des signes, ne pouvaient, en l'état, recevoir de lumière des inscriptions en elles-mêmes; les progrès de l'interprétation dépendaient donc essentiellement de l'apparition de nouveaux matériaux.

Le domaine des recherches s'accrut d'abord des documents laissés par C. I. Rich qui avait été longtemps Résident à Bagdad pour la Grande-Bretagne. Cet écrit posthume livra aux investigations l'inscription entière d'Artaxerxès III dont Grotefend avait fait connaître antérieurement une partie [1].

Rich avait en outre copié dans les trois systèmes toutes les inscriptions de Niebuhr et toutes celles que Le Bruyn avait transcrites d'une manière inexacte ; une seule a été copiée par son employé perse, c'est l'inscription D, et elle est pleine d'inexactitudes.

Lassen a écrit sur ces inscriptions au moment de leur publication. Les investigateurs nouveaux recueillirent un plus grand profit des travaux de Westergaard.

Dans son voyage en Perse, il avait comparé toutes les inscriptions déjà copiées et d'autres qui n'étaient pas encore connues, entre autres la grande inscription de Nakch-i-Roustam. Ce fut le premier des voyageurs qui copia les

1 *Neue Beitrage zur Erläuterung der persepolitanischen Keilschrift.* Hannover 1837. In-f° II, n° 31.

textes avec l'intelligence de leur contenu ; à son retour, Westergaard livra tous ces matériaux à Lassen qui les soumit à un nouvel examen [1].

Ce travail fut l'occasion de plusieurs publications remarquables. MM. Hollzmann et Hitzig s'efforcèrent en partie de justifier et de perfectionner les résultats de Lassen.

Le mémoire de Hollzmann rectifie un grand nombre de passages mal compris par Lassen ; on lui doit de plus la confirmation de la valeur de deux caractères ; il est aussi le premier qui ait reconnu la présence de l'*î* et de l'*û* long.

Nous arrivons maintenant aux travaux de Sir Henry Rawlinson. Voici, en résumé, comment il explique l'origine de ses études et ses propres progrès.

Ce fut, nous apprend-il [2], dans le cours de

1 *Les Inscriptions de la Perse ancienne* d'après les Communications de M. V. L. Westergaard, dans le *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, VI, p. 188.

2 *The persian* etc., *Preliminary remarks*, p. 44.

l'année 1835 qu'il entreprit ses recherches sur les écritures cunéiformes. Il savait seulement alors que le Professeur Grotefend avait déchiffré les noms de quelques souverains achéménides; mais dans sa position, à Kirmanschah, sur la frontière ouest de la Perse, il ne pouvait obtenir une copie de cet alphabet, ni se procurer les inscriptions qu'on avait étudiées avant lui. Les premiers matériaux qu'il soumit à l'analyse furent les tables de Hamadân, dont il prit lui-même la copie avec beaucoup de soin. Ce sont précisément ces mêmes tables dont Burnouf avait donné l'analyse et la traduction. Par des procédés analogues à ceux de Grotefend, Sir Henry Rawlinson parvint à lire sur ces tables les noms de *Darius, Xerxès, Hystaspe,* et il fit bientôt des progrès rapides. Une circonstance particulière lui ouvrit, du reste, tout d'un coup un vaste champ d'étude : il se trouvait à peu de distance de Bisitoun; il en profita pour copier la belle page d'histoire que les Achéménides ont laissée sur ces rochers. La comparaison des deux premiers paragraphes de cette longue

inscription avec les tables de l'Elvend lui permit d'ajouter aux noms déjà connus ceux d'*Arsamès*, d'*Ariamnès*, de *Téispès*, d'*Achéménès*, et de déterminer ainsi la valeur de dix-huit caractères avant qu'il fût mis au courant des travaux qui s'accomplissaient en Europe. Ce fut en 1836, pendant sa résidence à Téhéran, qu'il eut connaissance des travaux de Grotefend et de Saint-Martin; il était déjà en avance sur ces découvertes par l'étendue des matériaux qu'il avait eus à sa disposition. Dans le courant de 1837, il copia les autres paragraphes de la grande inscription de Bisitoun, et pendant l'hiver de cette même année, croyant que la lecture de ces textes n'avait fait aucun progrès depuis Saint-Martin, il envoya à la Société Asiatique de Londres la traduction des deux premiers paragraphes de cette inscription qui rappelaient les titres et la généalogie de Darius, fils d'Hystaspe.

Bien que sur les lieux mêmes où les textes étaient gravés, ses moyens d'investigation étaient très restreints; il avait à sa disposition des inscriptions plus complètes; mais il n'en

était pas ainsi des moyens d'analyse grammaticale : il ne possédait que les recherches d'Anquetil sur la langue de l'*Avesta*, quelques manuscrits zends qu'il s'était procurés en Perse, et, pour interprète, un mobed ignorant d'Yezd, qui pouvait à peine lire l'ancienne langue de son pays.

Lorsque le *Mémoire* de Sir Henry Rawlinson arriva en Europe, le savant anglais avait été devancé; il reçut, en échange, les Mémoires de Lassen et de Burnouf qui lui parvinrent à Téhéran, avec le Commentaire du Yaçna, dans le courant de l'année 1838. Comment douter de l'indépendance des travaux de Sir Henry Rawlinson, lorsqu'il reconnaît que son premier Mémoire contenait un grand nombre d'erreurs, et que c'est à partir de cette époque qu'il fit les progrès les plus sûrs, progrès dont il attribue la cause aux connaissances qu'il puisa dans le *Commentaire sur le Yaçna ?* — En 1839, la longue inscription de Bisitoun était transcrite et traduite ; ce ne fut toutefois qu'en 1843 qu'il adressa ses travaux en Europe, car des difficultés matérielles

étaient survenues pour arrêter la publication de cette grande page d'histoire. Le texte ne parut dans le *Journal de la Société asiatique de Londres* que dans le courant de l'année 1846, et la publication de l'*Analyse* et des *Commentaires* ne fut terminée qu'en 1849.

Maintenant que nous avons exposé les travaux des savants qui ont participé à la formation de l'alphabet perse, nous savons que les quarante-deux signes déterminés par Niebuhr ont reçu une valeur qui va permettre de lire les différents textes dont on avait cherché si longtemps la signification : aussi donnerons-nous facilement la transcription et la traduction de la courte inscription que nous avons citée plus haut (p. 75) et qui précisément avait servi de point de départ aux travaux de Grotefend. Tous les noms propres qu'elle renferme, ainsi que les titres royaux, nous sont déjà connus ; il ne nous reste plus que deux mots à examiner, et les valeurs acquises permettent désormais de les prononcer et de les traduire.

Voici le premier mot que nous lisons :

VA ZA R KA

il a son représentant dans le Persan moderne *buzurg* qui veut dire *grand*. Le second que nous lisons :

P U TRA

n'est autre que le sanscrit *putra*, qui veut dire *fils*, et dont on retrouve les dérivés dans le grec éolien *ποίρ*, le latin *puer*, et enfin dans le persan moderne *puser*.

Tous les mots de notre inscription nous sont maintenant connus ; nous pouvons donc la lire et la traduire ainsi :

KH S*a* Y A R S A KH S A Y*a* TH I Y*a* V*a* Z*a* R-
Xerxès, rex magnus,

K*a* K H S A Y*a* TH I Y*a* KH S A Y*a* TH I Y*a* A-
rex regum,

N A M D A R*a* Y *a* V *a* H U S K H. S A Y*a* TH-
Darii regis

I Y*a* H Y A P U TR*a* H*a* KH A M*a* N I S I Y*a*
filius Achemenis

C'est-à-dire, en français :

« Xerxès, le grand roi, le roi des rois, fils de Darius roi, Achéménide. »

Après les travaux de Lassen, de Burnouf et de Rawlinson, on peut dire que les résultats obtenus par leurs successeurs n'ont plus le caractère de découvertes : l'ensemble de l'alphabet était suffisamment connu pour permettre de lire tous les textes et de reconstruire la langue; aussi les travaux ultérieurs que nous allons maintenant enregistrer ne sont plus, à proprement parler, que des œuvres de *critique* : non pas, il est vrai, de cette critique stérile qui ne sait que détruire les travaux d'autrui et qui écrase, sous le poids d'une science étrangère ou d'une phrase pompeuse, des vérités encore en germe qui font effort pour grandir, mais de cette critique féconde dont Rask avait donné la mesure.

Il y a plus : des esprits faux, sans tenir compte des résultats consacrés, ont accepté de décevantes erreurs comme des vérités acquises pour étayer des théories éphémères qu'il nous paraît inutile de tirer de l'oubli.

Parmi les travaux sérieux qui se sont accomplis depuis lors, je dois citer, après les derniers Mémoires de Grotefend [1], l'examen critique du travail de Burnouf, par M. Obri, d'Amiens [2], et celui des mémoires de Lassen, par Jacquet [3]; puis les travaux de MM. Holzmann [4], Hitzig [5], Westergaard [6], Beer [7],

1 *Neue Beitrage zur Erläuterung der Persepolitanischen Keilschrift.* Hannover, 1837.

2 *Journal asiatique.* Octobre, 1837.

3 Examen critique de l'ouvrage intitulé : *Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis von D. Lassen;* Paris. Imp. royale, in-8° br. (Ce travail est malheureusement resté inachevé).

4 *Uber die zweite art der Achæmenischen Keilschrift. — Beitrag zur Erklärung der Altpersischen Keilinschriften.* Karlsruhe, 1845.

5 *Die Grabschrift des Darius zu Nakhs-i-Rustam.* Zurich, 1847.

6 *Die Altpersischen Keilinschriften* (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, VI, 1, 188).— *Zur Entzifferung der Achæmenischen Keilschrift Zweitergattung* (In der Zeitschrift, VI, 337, pl. IX).

7 *Allgemeine Hallische Literatur Zeitung*, 1838.

Benfey [1], Hincks [2], Oppert [3] et Spiegel [4]. Tous ces travaux ont achevé la connaissance de cet idiome : aussi depuis longtemps Bopp l'a rangé, dans son beau travail sur la grammaire comparée, parmi les dialectes les plus régulièrement connus. Il est constant que cette langue n'a rien de commun avec les langues sémitiques ; mais, dans le genre auquel elle appartient, elle a des formes particulières qui caractérisent son individualité : c'est une langue arienne qui se rattache à la grande famille des langues indo-germaniques ; elle n'est point identique au zend des livres de Zoroastre ;

1 *Die Persischen Keilinschriften mit Ubersetzung und Glossar.* Leipzig, 1847.

2 *On the first and second kind of Persepolitan writing* (Ext. from Trans. of the royal Irish Acad., vol. XXI, p. 2. London, juin 1846).

3 *Das Lautsystem des Altpersischen.* Berlin, 1847. — *Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions du premier système.* — *Die Grabenschrift Darius in Nakhs-i-Rustam,* dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne, 1857. — *Mémoires sur les inscriptions achéménides conçues dans l'idiôme des anciens Perses* (Extrait du *Journal asiatique.* 1852).

4 *Beiträge zur iranischen Sprachkunde : Erstes Heft Erlangen.— Die Altpersischen Keilinschriften im grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik und Glossar.* Leipzig, 1862.

elle s'en rapproche plus que du sanscrit, sans doute, mais elle s'en sépare sous plus d'un rapport; elle paraît avoir le caractère d'un dialecte dérivé dont les formes grammaticales tendent à s'effacer de plus en plus. Quoi qu'il en soit, dans l'état où elle nous est parvenue, c'est la langue de Cyrus, de Darius, de Xerxès, l'ancien perse en un mot, tel qu'il a été parlé au VI[e] siècle avant notre ère, et dans lequel il a été facile de reconnaître sur quelques points, assez nombreux pour qu'il ne puisse y avoir d'équivoque, l'origine du persan moderne.





VI

RÉSUMÉ

On peut désormais se rendre compte de l'importance des documents acquis à l'Histoire ; nous espérons avoir tenu, autant qu'il nous a été possible, une balance équitable dans le cours de cet exposé succint que nous avions à cœur de présenter d'une manière aussi saisissante qu'impartiale. Nous allons essayer maintenant de jeter un coup d'œil rapide sur cet ensemble de laborieuses découvertes et en offrir le résumé.

Toutes les inscriptions perses ont été traduites et commentées ; tout ce qui a été découvert jusqu'ici a été l'objet des travaux les plus sérieux ; la connaissance de ces textes est donc un fait accompli et fournit un ensemble qui a été publié par M. Kossowicz [1]. Les traduc-

1 Cajetanus Kossowicz, *Inscriptiones Palæo-presicæ achemenidarum.* Petropoli, W. Golowin, 1872, gr. in-8°, br., fig.

tions ont été mises en ordre par M. Menant [1]. La plus ancienne inscription appartient au règne de Cyrus et les plus importantes ont trait à celui de Darius. Nous devons citer l'inscription de Bisoutoun, puis celles de Persépolis, de Nâkch-i-Roustam, de Van et de Hamadàn; ce sont celles dont le style est le plus pur. Tout annonce la prospérité de l'empire, malgré les révoltes qui éclatent dans les provinces, mais qui sont promptement réprimées.

Les inscriptions de Xerxès sont beaucoup moins nombreuses, beaucoup plus courtes que celles de Darius, son père. Il n'y a plus, en effet, de grands exploits à enregistrer; le prince grave, sur des tables préparées par son prédécesseur, des inscriptions qui témoignent de sa piété filiale; on sent pourtant que la gloire est dans les souvenirs. Ormuzd ne suffit plus pour protéger l'Iran : le roi semble appeler sur son œuvre la bénédiction de divinités nouvelles.

1 MENANT, *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, Paris, 1872.

Viennent ensuite quelques inscriptions d'Artaxerxès et de ses successeurs; elles sont de plus en plus succinctes; les faits qu'elles enregistrent sont de moins en moins importants.

Nous arrivons enfin à la plus récente des inscriptions trilingues qui appartient au règne du dernier des Darius; elle ne peut avoir précédé de beaucoup les conquêtes d'Alexandre. « Elle atteste, dit M. Oppert [1], un état de l'idiome qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande, à juste titre, s'il est même probable que la langue des Achéménides existait encore dans le peuple à cette époque ? Le document nous montre une orthographe qui témoigne ou de l'ignorance du peuple, ou de la décadence rapide de la langue, ou peut-être de ces deux circonstances réunies. »

Nous voyons apparaître, pour la première fois, dans ces inscriptions, des divinités nouvelles : les noms de Mithra et d'Anaïtis figurent

1 Oppert, *Les inscriptions achéménides*, p. 298.

à côté du nom d'Ormuzd. C'est à ce moment sans doute que surgit, sous le nom de *Mithra*, un culte qui fit bientôt de nombreux prosélytes dans les différentes provinces de l'empire; mais alors le règne des Achéménides allait passer, Persépolis s'écrouler dans les flammes, et la langue de Darius faire place à un nouvel idiôme, au *Pehlvi*.

Il ne faut pas croire que tous les travaux dont les inscriptions des Achéménides ont été l'objet se soient déroulés avec la suite que notre exposé vient de leur donner : il n'en est pas ainsi des travaux de l'humanité. Ils sont interrompus et repris avant d'arriver à un but satisfaisant, souvent contestés par de rigoureuses et salutaires critiques qui forcent les savants à être plus précis pour faire accepter leurs résultats ; mais aussi combien de fois n'est-on pas égaré par de décevants fantômes ! En explorant ces antiques monuments de la religion de Zoroastre, on s'aperçoit que le mal se trouve toujours à côté du bien, l'erreur à côté de la vérité, l'ombre à côté de la lumière.

C'est la destinée commune : la lecture des inscriptions en caractères cunéiformes a subi les mêmes vicissitudes que la lecture des textes égyptiens, arrachés à l'oubli par la philologie moderne.

Je passerai sous silence les erreurs dans lesquelles sont tombés ceux qui se sont écartés des principes dont nous avons essayé de démontrer l'enchaînement : leurs œuvres isolées, sans solidarité, sans précédents, ne paraissent point destinées à former de disciples ; il me suffira de dire les objections ou plutôt l'objection capitale que l'on pourrait adresser à cet ensemble de travaux pour expliquer le penchant qui entraîna quelques esprits vers les voies nouvelles qu'ils crurent découvrir.

« Le point de départ des travaux modernes sur la lecture des textes en caractères cunéiformes de la Haute-Asie repose, dit-on, sur une hypothèse : Grotefend a *supposé* que les textes de Persépolis devaient renfermer les noms de Darius, de Xerxès, etc., etc.; or, il a trouvé ce qu'il voulait trouver dans ces

textes incompris. Depuis, on a toujours marché dans la même voie, et cette première hypothèse a engendré une série d'hypothèses nouvelles pour étayer chacune des prétendues découvertes auxquelles on aboutissait. Il en est résulté un système ingénieux, séduisant, auquel se sont associés des savants consciencieux, mais tellement aveuglés par la part qu'ils apportaient dans l'ensemble, que le système tout entier a pris pour eux l'apparence d'une réalité extérieure, tandis qu'elle n'existait au fond que dans leur propre imagination. »

Telle est l'objection : je ne crois pas l'avoir affaiblie et je ne l'affaiblirai pas en niant tout ce qu'il y a eu d'hypothétique dans les premières découvertes de Grotefend ; mais aussi il ne faut pas aller au-delà.

Grotefend a *supposé* le problème résolu ; il a procédé comme on le fait souvent pour arriver à la solution d'un grand nombre de problèmes qu'on pose dans les sciences exactes ; et, partant de ce point, à savoir que les noms de Darius, de Xerxès, des princes Achéménides, étaient acceptés à titre d'hypo-

thèse, il en a vérifié l'exactitude. Cette vérification a-t-elle renversé l'hypothèse ? Non. — En a-t-elle démontré la fausseté ? Non. Il a été prouvé, constaté et reconnu que les inscriptions de Persépolis émanent bien de Darius, de Xerxès et des rois Achéménides. — A-t-elle amené la découverte d'une langue sans précédent dans ces contrées ? Non. La langue qui résulte des lectures du texte arien est une langue qui a laissé ses traces sur le sol de la Perse. Malgré la *fluidité* des langues indo-germaniques auxquelles elle appartient, on y reconnaît à la fois l'origine du persan moderne et son affinité avec l'antique idiome de l'Avesta dont elle était déjà un dérivé. — Est-on arrivé à la connaissance d'évènements jusqu'alors inconnus ? Non. On sait que les révolutions politiques et religieuses ont fait disparaître une grande page de l'histoire de l'antique Iran dans les traditions locales : la trace de ces faits nous est affirmée par les Grecs ; or, nous retrouvons sur les marbres et sur les rochers de la Perse des fragments de l'histoire de cette période, ndiquée par des historiens désintéressés qui

n'ont pas subi l'influence des persécutions dont l'Iran a été pendant longtemps le théâtre.

Les données générales de la philologie et de l'histoire ont donc confirmé des faits qui n'étaient avancés qu'à titre d'hypothèse.

Examinons maintenant quelques détails : si je lis *Darius* avec cette écriture, le signe qui me donne l'articulation dentale devra se retrouver dans le nom de la *Médie* ? Il y est. Tous les signes se contrôlent ainsi les uns par les autres. L'hypothèse de Grotefend n'était donc pas une erreur ; c'était le résultat d'une intuition hardie ; il a fallu les efforts de plus d'un demi-siècle de dévouement et d'études pour la changer en réalité ; mais aujourd'hui cette réalité est démontrée, et elle nous donne un point de départ certain pour aller plus avant et pénétrer au-delà de la civilisation iranienne, dans cette antique civilisation qu'elle avait renversée et dont elle nous a conservé l'écriture et la langue, à côté de l'écriture et de la langue qui devait nous révéler une des pages les plus glorieuses de sa propre histoire.

Les savants qui ont accepté les données de

Grotefend l'ont-ils fait sans en contrôler la valeur? Évidemment non. Saint-Martin, Lassen et Burnouf les ont contrôlés, et ceux-ci ont été contrôlés à leur tour. Nous avons vu, en effet, que toutes les inscriptions n'étaient pas connues au moment des études de Lassen et de Burnouf. Le travail auquel ces savants se sont livrés a eu pour résultat de déterminer un alphabet, applicable non-seulement aux documents qu'ils avaient sous les yeux, mais encore à ceux qui ont été découverts par la suite. Cette épreuve était importante et convaincante; car il aurait pu se faire, comme le supposait Burnouf, qui prévoyait cette objection [1], qu'un esprit ingénieux, servi par un heureux hasard, eût découvert un système applicable à des documents restreints, et qu'il fût demeuré insuffisant en présence de documents plus étendus. Il n'en a pas été ainsi : on a pu appliquer l'alphabet de Lassen et de Burnouf à la longue inscription de Bisitoun, et se convaincre de la justesse de leurs observations,

1 *Mémoire sur deux inscriptions*, p. 127.

quand même elles n'auraient pas eu d'autre moyen de contrôle.

La preuve de la connaissance d'un alphabet et d'une langue se trouve dans leur application : c'est en marchant qu'on démontre le mouvement ; c'est en lisant qu'on peut voir si les signes qu'on vous présente comme des lettres permettent d'articuler des sons, des mots, des phrases, et si ces mots, ces phrases ont un sens suivi, clair et précis. Enfin l'épreuve n'a pas besoin d'être poussée plus loin, si l'on rencontre la traduction des mots que l'on prononce dans une langue déjà connue. Les valeurs attribuées aux signes que nous avons analysés permettent de lire ainsi, sur le roc de Bisitoun, le nom des aïeux de Darius : *Hîstaspa, Arsama, Ariamna, Tchispis, Hakhamanis ;* nous trouvons dans Hérodote [1] les noms de ces mêmes aïeux : Ὑσθάσπης, Ἀρσάμης, Ἀριαράμνης, Τείσπης, Ἀχαιμένης, et nous les traduisons par ceux de *Hystaspe, Arsamès, Ariaramnès, Téispès, Achéménès.*—Le nom du prédécesseur de Darius se

1 *Polymnie*, VII, XI.

lit, dans cette antique écriture, *Kambouzia ;* celui de son père, *Kourous;* Hérodote nous fait connaître encore ces deux personnages : Καμβύσης et Κύρος et nous les appelons *Cambyse et Cyrus.* — En faut-il davantage ? Nous lisons dans les inscriptions en caractères cunéiformes l'énumération des satrapies de Darius : *Parsa*, *Mada*, *Arabaya*, *Bactris*, etc., etc. ; Hérodote nous a également conservé le nom de ces satrapies dans leur forme grecque, et nous les traduisons aujourd'hui, comme nous traduirions les mots qui les représentent dans toutes les langues du monde, par ceux-ci : la *Perse*, la *Médie*, l'*Arabie*, la *Bactriane*, etc., etc. Il faut donc bien croire que nous lisons, dans la langue et avec l'écriture des Achéménides, les noms des provinces dont la possession ou la conquête faisait leur grandeur et leur gloire.

Je terminerai par deux faits qui ne laissent prise à aucune équivoque. On possède de rares inscriptions quadrilingues gravées sur des vases de porphyre, de granit ou d'albâtre, et qui présentent non-seulement les trois genres d'é-

criture cunéiforme que nous avons signalés, mais encore un cartouche égyptien dont on a pu lire le contenu. — Les procédés qui ont servi à la lecture des hiéroglyphes sont entièrement indépendants de ceux qui ont déterminé la lecture des caractères cunéiformes; et pourtant les valeurs attribuées aux uns et aux autres, par des moyens différents, ont permis de lire le même nom sur le même monument, qui le répète en quatre



langues différentes. Ainsi, sur un vase dont les légendes ont été depuis longtemps publiées par le comte de Caylus [1], on voit un mot que nous connaissons déjà (*Supra*, p. 105 et 139) : à côté d'un cartouche hiéroglyphique qui a été lu par Champollion le jeune [2].

Kchharcha

Que ce nom soit écrit en perse *Khscharscha*,

1 *Recueil d'Antiquités* du Comte de Caylus, t. V. Pl. XXX. — Saint-Martin, dans le *Journal asiatique*, février 1823, et dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XII. — Grotefend, dans Heeren, *Ideen uber die politik*, etc. — Seiffart, *Alphab. genuin. Ægypt.* Leipzig, 1840; — Pauthier, *Sinico-Ægyp-*

en égyptien *Kchharcha*, avec des hiéroglyphes ou des pointes de flèche, c'est bien le même nom que le Grec et le Copte ont beaucoup moins estropié que la transcription hébraïque qui l'avait caché depuis Josèphe jusqu'à nos jours.

Il existe encore un vase de granit conservé dans le trésor de la Bibliothèque Saint-Marc, à



Venise, qui porte une inscription analogue. L'abbé Giacchetti signala le premier l'importance de cette inscription, et nous la reproduisons d'après la copie communiquée par Sir Gardner Wilkinson à Sir Henry Rawlinson, qui en a donné une des premières traductions [1].

tiaca, etc. essai sur l'origine des écritures chinoises et égyptiennes. 8. Paris 1840, p. III.

2 *Grammaire égyptienne, ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée,* ch. V, p. 242.

ROSELLINI M. S. Pl. I. 2 II. p. 176.

CHAMPOLLION précis. Pl. n° 125 125 a,

LENORMANT. Musée des Antiq. Egyp. t. Ier, Paris, 1841, p. 37.

Journal Asiatique, fév. 1823.

Mémoires de l'Acad. XII. 143.

1 The Persian, etc. *Journ. of the. R. A. Society.* vol. X, part. II,

Le cartouche égyptien se lit :

Artakkhasha.

La traduction de l'inscription perse donne :

Ardachascha Kchayahya Vazarka

c'est-à-dire :

« Artaxerxès, roi grand. »

Nous n'insisterons pas sur l'importance de ces inscriptions quadrilingues : il nous suffit de dire, quant à présent, que les recherches sur les deux autres inscriptions que présentent les documents en question ont pleinement justifié la lecture dont les inscriptions perses avaient donné les premières interprétations.

Il ne faut pas s'étonner de la conformité de ces résultats. L'esprit humain, en présence de faits semblables, a compris qu'ils procédaient d'un même principe, et précisément les seules voies qui ne peuvent être continuées sont celles-là qui ont conduit et conduiraient à l'erreur.

p. 348. — M. Newton a trouvé dans les ruines du Mausoleum un vase d'albâtre portant une inscription identique.

La lecture des écritures cunéiformes n'est pas le résultat d'une convention ingénieuse, inventée par un homme habile, qui aurait eu le bonheur inespéré de trouver des esprits dociles et de les former à son système; c'est le produit réfléchi de toute une génération de philologues désintéressés qui devait aboutir, quel que fut le nombre des textes, aux mêmes conséquences, aux mêmes résultats. Il y a là une œuvre d'ensemble, à laquelle chaque savant à contribué pour sa part. Chacun d'eux a travaillé à l'insu des autres, celui-ci en Allemagne, cet autre à Bagdad, à Copenhague, à Dublin, à Londres et à Paris, et chacun s'aidant des travaux de ses devanciers quand il a pu les connaître, ou de ses propres forces, a apporté sa pierre à l'œuvre commune.

L'efficacité des procédés qui ont conduit à la lecture des textes ariens est donc non-seulement sanctionnée par les résultats, mais encore par un contrôle étranger.

Tout n'est pas dit cependant sur l'écriture et la langue des Achéménides. On peut encore apercevoir de vastes champs à explorer;

d'abord, le système graphique, qui nous est révélé par les inscriptions royales, n'est pas complet ; on entrevoit déjà des signes nouveaux dans certains textes qui peuvent nous faire supposer un système plus étendu.

La série des signes qui doivent exprimer des lettres ne répond pas à ce que la théorie exige [1] ; d'une autre part, à côté des idéogrammes déjà reconnus [2] on en découvre de nouveaux.

Citons, par exemple, le signe [signe cunéiforme] qui apparaît sur un cylindre perse avec la valeur idéographique de *fils* [3], et cet autre [signe cunéiforme] sur un document analogue avec la signification de *cachet* [4].

L'examen de ces signes nous conduit à

1 Oppert. — *La lettre* L *en Perse,* dans la *Revue de linguistique,* avril 1870.— Id., *Mélanges perses,* p. 7, extrait de la *Revue de linguistique et de philologie comparée,* 1872.

2 *Id., Ibid.,* p. 13. — Id., *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne,* t. I, p. 29.

3 Oppert, *Mélanges perses.*

4 Menant. *Notice sur quelques cylindres orientaux,* p. 13, Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1877.

une étude du plus haut intérêt. On s'est demandé, en effet, quelle est l'origine de cet alphabet ? — D'où vient-il ? — Comment a-t-il été adopté en Perse ? — Il y a quelque chose de si extraordinaire dans cette écriture qui apparait tout-à-coup sous les Achéménides, lorsque les Perses devaient avoir depuis longtemps une écriture propre et que les nations mède et assyrienne, au milieu desquelles ils apparaissaient, avaient également leurs systèmes, qu'on se demande, en vérité, ce qui aurait poussé Cyrus à se servir d'une écriture nouvelle pour exposer aux regards de ses sujets un texte écrit avec des caractères dont il aurait fallu d'abord leur apprendre la valeur ? On comprend dès lors qu'il y a là un phénomène étrange et que le problème ainsi posé est intéressant à examiner.

A propos de la nature de quelques caractères dont le rôle n'est pas encore nettement déterminé, nous avons abordé cette question[1] ; M. Oppert l'a fait également. Nous sommes

1 Menant, *Sur l'Origine de quelques caractères des inscriptions ariennes des Achéménides*, dans la *Revue de linguistique*, juillet 1869.

du reste d'accord sur un point ; il nous paraît certain que les signes de l'alphabet cunéiforme perse dérivent des caractères assyro-chaldéens ; la divergence se produit au moment où il s'agit d'expliquer le mode de dérivation.

Notre théorie se résume ainsi : à un moment donné, l'écriture cunéiforme, en usage dans toute la Haute-Asie, a fait une évolution ; elle était syllabique ; elle allait devenir littérale ; on allait arriver à la consonne abstraite. Peu à peu les signes qui représentent des syllabes disparurent ; par exemple, au lieu des signes *ma, mi, mu, am, im, um,* il resta un signe unique qui représenta la consonne *m* ; pour l'exprimer, on simplifia l'un des signes syllabiques. On a la preuve que cette modification s'est faite de la sorte, car quelques signes représentent encore les consonnes, mais avec des nuances ; ainsi un même signe ne peut se mettre indifféremment devant *a, i, u ;* c'est un reste évident, suivant nous, de la provenance des valeurs syllabiques. Enfin nous trouvons encore, à l'appui de notre système, des preuves qui nous paraissent convaincantes

dans l'emploi des idéogrammes qui rendent les mêmes idées avec des prononciations différentes.

Le système de M. Oppert est tout autre : les anciens Perses n'avaient pas, dit-il, de système graphique ; Cyrus éprouva, comme les Assyriens, le besoin de graver le récit de ses exploits sur les portes de son palais. Il voulut une écriture analogue à la leur, mais plus simple ; il convoqua un corps de savants et leur parla ainsi : l'écriture cunéiforme en usage dans les nouveaux états que j'ai conquis est trop compliquée pour nous ; vous allez la simplifier ; retranchez beaucoup d'éléments à ces signes ; puis supprimez le syllabisme ; faites des consonnes et des voyelles et ramenez le système graphique à un alphabet.

Les savants se mirent aussitôt à l'œuvre ; les signes assyriens représentant des valeurs idéographiques, et ces idéogrammes ayant des articulations en Perse, ils prirent ces valeurs idéographiques, et en simplifiant le signe ils lui donnèrent la valeur de la lettre indiquée par la première articulation de l'idéogramme en

Perse ; ils arrivèrent ainsi à un système d'écriture parfaitement en harmonie avec celui des Assyriens et des Mèdes, et ils s'en servirent pour traduire les exploits de Cyrus dans les trois langues. Je ne crois pas avoir altéré la théorie de M. Oppert. Paraîtra-t-elle satisfaisante ?

Le problème n'est sans doute pas encore résolu ; aussi M. Sayce semble avoir repris notre théorie et M. Oppert y a opposé de formelles dénégations, en y ajoutant quelques arguments nouveaux [1] ; quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'on s'agite dans le vide et que la découverte d'une inscription perse, si courte qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit antérieure à Cyrus, viendra immédiatement changer les données du problème.

Il y a plus ; le *vocabulaire perse* n'est pas complet, car, si à l'aide d'un nombre limité de phrases, on a pu reconstituer la grammaire, il n'en est pas ainsi du vocabulaire. La Perse n'était pas restreinte à ce récit officiel de com-

1 *Zeitschrift für die Keilschriftforschung*, p 45-65, 1884.

bats et de victoires ; les savants avaient leur répertoire scientifique, les prêtres leur liturgie, et le peuple la langue des affaires, à l'usage des artisans, des commerçants, des industriels qui avaient leurs termes techniques dont nous trouvons la trace dans les inscriptions royales. C'est ainsi que nous lisons dans le texte perse les mots *âthangaina, apâdana, ayadana, ardaçtâna* qui se rapportent évidemment à certaines parties de la construction et dont nous ne pouvons déterminer la signification précise. Remarquons encore cette expression *tigrakhaudâ* qui devait être si caractéristique pour désigner les habitants de la Scythie. Parlerai-je du mot *dippi*, emprunté à l'Assyrien qui l'a emprunté lui-même à une langue inconnue ? relevrai-je enfin le mot *syatis* si fréquent dans cette formule religieuse qui commence les inscriptions et qui est traduit par un terme assyrien *nubus*, aussi obscur que l'expression perse ? Tous ces mots résistent à une interprétation rigoureuse et nous en cherchons encore la signification en appelant pour les uns la comparaison des textes mèdes et assyriens, et

pour les autres le secours de l'archéologie.

Que faut-il conclure de ces dernières observations? N'est-il pas évident que nous devons nous garder des synthèses prématurées, des affirmations qui reposent sur des faits négatifs et qu'il ne faut pas croire que le champ des découvertes soit fermé. On ne soupçonnait pas, lorsque Burnouf et Lassen avaient achevé la lecture des textes perses, qu'ils ouvraient la voie à de nouveaux investigateurs qui allaient déchiffrer les textes encore inconnus de l'Assyrie et de la Chaldée.



TABLEAU DES SIGNES

DE L'ALPHABET PERSE

Il nous reste à faire connaître les différentes valeurs qui ont été attribuées aux signes dont Niebuhr avait constaté la présence dans les écritures de la première colonne de Persépolis. Nous en donnons ici un tableau sur lequel il est facile de suivre les progrès de la lecture ; nous avons marqué par des lettres *italiques* les valeurs douteuses ou abandonnées; les lettres *romaines* indiquent les valeurs définitives.

Nos	NIEBUHR 1765	MÜNTER 1798	GROTEFEND 1802	SAINT-MARTIN 1820-1822	BASK 1826	LASSEN 1836 (mai)
1	[illegible]	*A*	»	»	»	»
2	[illegible]	Signe séparat. des mots.	»	»	»	»
3	[illegible]	*R*	*E*	»	»	»
4	[illegible]	*B*	*E*	*E*	»	K
5	[illegible]	»	S	S	»	Ç
6	[illegible]	»	»	»	»	»
7	[illegible]	B	*V*	»	»	B
8	[illegible]	»	»	»	»	»
9	[illegible]	»	R	R	»	R
10	[illegible]	»	W. *E*.	*J*	»	W
11	[illegible]	*KH*	D	D	»	D
12	[illegible]	*O vocal*	*O*	*Y*	»	*E. Y. méd.*
13	[illegible]	»	*N*	*N*	»	*T*
14	[illegible]	»	*B*. P.	P	»	P
15	[illegible]	»	*G* ?	V	»	*V. initial*
16	[illegible]	*R fort*	*O*	*E*	»	*E. Y. méd.*
17	[illegible]	»	*incerta*	»	»	»
18	[illegible]	»	*GH*	*E*	»	Z
19	[illegible]	»	*incerta*	»	»	*K*
20	[illegible]	»	»	»	»	»
21	[illegible]	*E*. A. *clair*	*E*. A.	A	»	A
22	[illegible]		*TH* ?	»	»	T

BURNOUF 1836 (juin)	BEER et JACQUET 1838	LASSEN 1839	LASSEN 1844	HINCKS 1846	RAWLINSON 1847	OPPERT 1847
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
K	K	K	K	K	K *with* a, i.	K *devant* a, i.
Ç	»	Ç	Ç	Ç	S-a, i, u.	Ç-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
B	»	B	B	B	B-a, i, u.	B-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
R	»	R	R	R	R-a, i.	R-a, i.
I	»	W	»	W	V-a, u.	V-a, u.
D	»	D	D	D	D-a.	D-a.
O	»	I	. I	I	I	I
»	»	TR	»	TR	TR	THR-a, i.
P	»	P	»	P	P–a, i, u.	P-a, i, u.
G?	»	*V?*	V	W	V–i.	V-i.
V	CH	*G*	*K*	CH	CH-a, i.	CH-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
Z	»	Z	»	ZH	Z-a, u ?	Z-a, i, u.
L?	»	*ICH*	*KH*	D *with* i.	D-i.	D-i.
»	»	»	»	»	»	»
A	»	*A*. A.	A	*A*	A *init.*	A
DH	»	»	»	T-a.	*TH*	T-u.

Nos	NIEBUHR 1765	MÜNTER 1798	GROTEFEND 1802	SAINT-MARTIN 1820-1832	RASK 1826	LASSEN 1830 (mai)
23	[illegible]	*A*	*O*	*A*	M	M
24	[illegible]	»	T	T	»	T
25	[illegible]	»	*Z*	*H*	»	*O*
26	[illegible]	»	*I*	*H*	»	R
27	[illegible]	»	*H*	*E*	»	*E*
28	[illegible]	»	*NG*	*incertain*	»	*N*
29	[illegible]	»	*H*	*E*	»	*'M ?*
30	[illegible]	»	»	»	»	»
31	[illegible]	»	*TSCH*	*M*	N	N
32	[illegible]	»	*DJ*	*inconnu*	»	»
33	[illegible]	»	*K ?*	*inconnu*	»	»
34	[illegible]	»	*Z*	*inconnu*	»	D
35	[illegible]	»	*U*	*inconnu*	»	G
36	[illegible]	»	U	OU	»	U
37	[illegible]	»	*A*	»	»	»
38	[illegible]	*OU. W. H. Y.*	SCH	CH	»	S[c]
39	[illegible]	»	F. PH	*inconnu*	»	F
40	[illegible]	»	*SCH*	*CH*	»	*S'*
41	[illegible]	»	*A*	*OU*	»	*NG (méd.)*
42	[illegible]	»	KH	KH	»	K•
»	[illegible]	»	»	»	»	»
»	[illegible]	»	»	»	»	»

BURNOUF 1836 (juin)	JACQUET et BEER 1838	LASSEN 1838	LASSEN 1844	HINCKS 1846	RAWLINSON 1847	OPPERT 1847
M	»	M	M	M	M	M-a.
T	»	T	»	T	T-a, i.	T-a, i.
A	»	*A*	*A*	K. u	K-u.	K-u.
Y	TH	TH	θ	z	TH-a, i, u.	TH. θ
H?	Y	Y	Y	Y	Y	Y
H	Z	J. (*fr.*)	*Z*	J	J-a.	Z' (J)-a, u.
I	»	*HM*	M	M-i.	M-i.	M-i.
»	»	»	»	»	»	»
N	»	N	N	N'	N-a, i.	N-a, i.
GH??	»	»	»	ZH-i.	J	Z' (J)-i.
GH?	»	»	»	KH-u.	M-u.	M-u.
GH	»	D	»	D-u	D-u	D-u.
»	»	G	»	G	G-a, i (?)	G-a, i.
U	»	U	U	U	U	U
»	»	»	»	»	»	»
CH	»	*S*	»	SH	SH-a, i, u.	S (CH)-a, i, u.
F	»	F	»	*P. R.*	F. φ (?)	F
I	R	*SH*	»	R-u	R-u.	R-u.
A	H	H	»	H	H-a, u (?)	H-a, i, u.
KH	»	KH	»	KH	KH-a, i, u.	KH (χ)-a, i, u
»	»	»	»	»	N-u.	N-u.
»	»	»	»	»	»	G-u.

Relevons enfin quelques signes qui ont une valeur idéographique assurée et dont quelques-uns ne se rencontrent pas dans les inscriptions trilingues :

Indicatif aphone des noms propres d'homme.

Khsayathya, Roi.

Bumi, Terre.

Puthra, Fils.

Nama, Nom.

Parça, Perse.

. . . . Cachet.

Lettre de valeur douteuse.

Lettre de forme et de valeur douteuses.

TABLE





Rouen. — Imp. E. Cagniard, rue Jeanne-Darc, 88.

